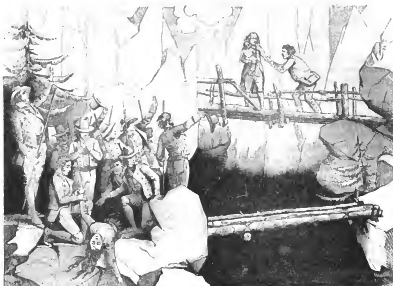


ACTE I, SCÈNE XIII

LE MARCHAND D'HABITS,



DRAME EN CINQ ACTES,

par MM. Charles Desnoyer et Ch. Potier,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 7 AOUT 1841.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Personnages du Prologue.	
ROUSSEL (30 ans).	M. SAINT-ERNEST.
LE CURÉ du village d'Anglard.	M. MONNET.
LOUISE, femme de Roussel.	Mlle LUCIE.
UN VOYAGEUR (45 ans).	M. MATIS.
PIERRE, paysan.	M. HAMEL.
LE DOMESTIQUE du Voyageur.	M.
Personnages du Drame	
ROUSSEL, marchand d'habits (45 a.)	M. SAINT-ERNEST.
MADELEINE, sa fille.	Mlle DAVENAY.
LE BARON D'ERVILLIERS (63 a.).	M. MATIS.
LIONEL, son fils.	M. ANATOLE GRAS.
IACQUES, jeune orphelin.	M. STAINVILLE.
LE DOCTEUR BERTHIER, ami de Lionel.	M. CULLIER.
ALFRED, id.	M. LAURE.
GUSTAVE, id.	M.
BONICARD, ouvrier.	M. ALEXANDRE.
THIBAUT, id.	M. NARCISSE.
VIRGINIE, grisette.	Mlle RACINE.
FÉLICITÉ, id.	Mme BOUTIN.
LA MÈRE BALITOU, vieille marchande.	Mme SYLVAIN.
UN LAQUAIS du baron d'Ervilliers.	M. ROCHEUX.
UN MAGISTRAT.	M. BERTHOLLET.

ACTE PREMIER OU PROLOGUE.

L'AVALANCHE.

Une chaumière.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, PAYSANS *et* PAYSANNES *groupés autour de lui.*

Au lever du rideau, petit tableau d'une veillée d'Auvergne.

PIERRE.

Oui, mes amis, tenons-nous sur nos gardes... jusqu'à demain matin, que tout le monde soit sur pied, tout le monde, ou à peu près... Il n'y a que les femmes et les enfans qui aient le droit de dormir cette nuit... Mais nous autres, vous le savez bien, et c'est un des préceptes de notre bon curé, nous autres, il nous est défendu de prendre un instant de repos lorsque l'orage éclate, lorsque l'avalanche...

TOUS, *se ressarrant plus fort autour de Pierre.*

O ciel ! une avalanche !

PIERRE.

Oui, c'est encore lui qui me l'a dit ; lui, notre ami à tous, lui, un des hommes les plus savans de tout le pays, et qu'on vient consulter de tous les villages des environs ; ce soir, il en est sûr, et jamais il ne s'est trompé en pareil cas... Ce soir, sur les dix heures à peu près, il y aura là-haut du remue-ménage, l'oursgan le plus terrible que nous ayons eu de toute la saison... Vous comprenez alors, n'est-ce pas, les amis, pourquoi eette nuit on ne se couchera pas?... Il peut y avoir, comme à l'ordinaire, de malheureux voyageurs égarés dans nos montagnes... Eh ! tenez !... n'avez-vous pas entendu dire, qu'il y a six semaines encore, à dix lieues d'ici, tout près de Salers, un pauvre mendiant a été écrasé au milieu d'une avalanche par un quartier de rocher?

UNE PAYSANNE.

Ah ! le vieux Michel, n'est-ce pas ?

PIERRE.

Oui, lui-même... Mais, Dieu merci, on est parvenu à sauver son enfant ; il a été recueilli par les habitans de Salers, je l'ai vu... Eh ! qui sait? peut-être que nous sommes réservés à une pareille aubaine... Peut-être que nous aurons assez de chance pour secourir quelqu'un, pour lui sauver la vie... Pas un de nous ne se fera prier pour ça, n'est-il pas vrai ?

TOUS.

Non, non, pas un ! pas un !

SCÈNE II.

LES MÊMES, ROUSSEL.

ROUSSEL, *paraissant sur le seuil de la porte, à droite du public.*

Silence !... Taisez-vous donc !... A quoi songez-vous de faire un bruit comme celui-là ?

Tout le monde se lève et se retourne vers lui.

PIERRE.

Roussel !... le Parisien !... Ah ! c'est juste, sa femme...

ROUSSEL.

Elle est là, dans c'te chambre, que nous devons à l'obligeance de monsieur le curé... Grâce au ciel, la v'là guérie, je l'espère du moins, de c't' horrible fièvre dont j'ai pensé vingt fois la voir mourir ; elle va mieux, elle est sauvée, ma bonne Louise... Mais enfin, une convalescence, c'est ben long quelquefois... et ça demande encore ben des soins, ben des ménagemens, et comme elle repose dans ce moment-ci...

PIERRE.

Sois tranquille, nous ne ferons plus de bruit, mon garçon ; nous t'aimons tous, ainsi que la pauvre Louise, et nous ne voudrions pas...

ROUSSEL, *leur serrant la main avec affection.*

Merci, merci, mes amis !

Il va s'asseoir d'un air chagrin vers la gauche. Tous le suivent et le regardent avec intérêt.

PIERRE.

Eh bien ! qu'as-tu donc encore?... quel air sombre !... Sais-tu que tu n'es plus le même, Roussel ?

ROUSSEL.

Moi !

PIERRE.

Non ; tu as perdu toute ta gaieté, toute ta bonne humeur d'autrefois.

ROUSSEL.

C'est vrai ; elle a filé, ma bonne humeur, et le bon Dieu sait quand elle reviendra.

PIERRE.

Et depuis que nous te voyons triste comme te voilà, malgré nous nous en faisons autant... l'habitude de te prendre pour modèle... Tâche donc que ça revienne.

ROUSSEL.

Allons, on essayera, les amis, on essayera, si ça vous fait bien plaisir... mais pas aujourd'hui, non, plus tard, dans quelques mois... à mon retour.

Ici, le Curé paraît au fond du théâtre.

PIERRE *et* LES AUTRES.

Ton retour !... Comment, tu vas partir ?

ROUSSEL.

Plus bas ! plus bas donc !... Je vous ai dit qu'il ne fallait pas la réveiller, et vous criez comme des aveugles... Non, je ne vais pas partir... ou plutôt, ça ne vous regarde pas : je partirai si ça veut, entendez-vous ; mais je ne dois de compte à personne.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE CURÉ.

LE CURÉ, *qui s'est avancé et se trouve près de Roussel.*

A personne qu'à votre femme.

TOUS.

Ah ! monsieur le curé !

Tous l'entourent et l'accablent de marques de respect, il leur serre la main avec amitié.

ROUSSEL.

Non, pas à ma femme... C'est justement à elle que je veux cacher ça pour le moment... mais a notre bienfaiteur, notre conseil, notre père...

LE CURÉ.

A moi !

ROUSSEL.

A vous seul !... Vous ne m'en voulez pas, les enfans, d'avoir plus de confiance en monsieur le curé qu'en vous tous?

PIERRE.

Non, non, c'est trop juste.

ROUSSEL.

Alors, filez ! (*Montrant le côté gauche.*) Allez voir par là si nous y sommes.

LE CURÉ, *leur serrant la main.*

Au revoir, mes enfans.

TOUS.

Au revoir!

SCÈNE IV.

LE CURÉ, ROUSSEL.

ROUSSEL, *à part.*

Par où vais-je commencer?... c'est drôle!... ça m'embarrasse; avec les autres, j'ai de l'assurance, de l'aplomb, comme au régiment avec les camarades, mais je suis d'un bête auprès de lui, je ne trouve jamais le premier mot.

LE CURÉ.

Je vous écoute; eh bien?...

ROUSSEL.

Eh bien! voilà... Pour lors, c'est pour vous dire, monsieur le curé, que vous êtes le meilleur homme du monde, que si on vaut quelque chose dans le village d'Anglard, c'est par vous et grâce à vous.

LE CURÉ.

Roussel...

ROUSSEL.

Un instant, laissez-moi continuer... si je perds le fil, je m'embrouille, et je ne puis plus me faire comprendre... (*Le curé sourit; Roussel reprend.*) Pour lors, c'est pour vous dire que vous êtes la cause qu'il n'y a plus ici ni mauvais ménage, ni mauvais sujet, ni ivrogne... oui, moi-même, qui avais pris au régiment l'habitude de lever le coude un peu plus souvent qu'à mon tour, j'ai donné un congé de réforme à ce péché-là depuis que je vous connais...

LE CURÉ.

Mais enfin, quel rapport...

ROUSSEL.

J'y viens... Pour lors, c'est pour vous dire enfin que, lorsqu'il y a cinq ans, après avoir fini mon temps comme soldat, je me suis arrêté en Auvergne, à Anglard, où j'ai connu ma Louise, c'est vous qui avez fait notre mariage, et qui depuis ce temps-là n'avez pas cessé de nous accabler de bontés et de bienfaits, c'est vous qui dans notre misère m'avez donné de l'ouvrage et du pain; c'est vous, lorsque notre pauvre chaumière a été détruite par un ouragan, c'est vous qui nous avez donné à ma femme et à moi un asile au presbytère; c'est vous qui avez eu soin d'elle pendant cette maladie si longue et si cruelle; c'est vous enfin, c'est vous qui lui avez sauvé la vie, aussi, je ne vous demanderais qu'une chose, voyez-vous?... ça serait de me faire casser bras et jambes pour vous être agréable et vous prouver ma reconnaissance, mon amitié... non, ce n'est pas ça... mon respect..... enfin, je ne sais plus ce que je dis, je bats la campagne... Voilà, monsieur le curé, voilà ce que j'avais à vous dire.

LE CURÉ.

Et je n'accepte de tout ce que vous m'offrez qu'une seule chose, votre amitié... Oh! c'est assez, Roussel, et trêve à tous ces éloges que je ne mérite pas; ils me donneraient de l'orgueil, peut-être, à moi qui défends aux autres d'en avoir. Vous oubliez, mon ami, que ce n'est pas de moi qu'il s'agit maintenant, c'est de vous.

ROUSSEL.

De moi!... Ah! oui, c'est juste.

LE CURÉ.

Vous qui voulez partir, autant que j'ai pu le comprendre, quitter le pays et Louise...

ROUSSEL, *regardant toujours un peu vers la chambre à droite, comme pour ne pas être entendu.*

Oui, la quitter, il le faut... Oh! mais pas pour long-temps, je l'espère.

LE CURÉ.

Mais quel motif...

ROUSSEL.

Quel motif!... Je ne veux pas vous être à charge plus long-temps, monsieur le curé, vous m'avez donné beaucoup plus que ma part... ce que vous faites pour nous est autant de perdu pour les autres, et ça me chagrine, ça m'humilie.

LE CURÉ.

Vous êtes fou...

ROUSSEL.

Non pas; j'ai du cœur, et v'là tout... Et puis, voulez-vous que je vous dise? j'ai le mal du pays, moi... je veux revoir Paris... Paris, ses boulevards, ses faubourgs et ses gamins... je tiens à tout ça, moi, c'est ma vie, mon élément... j'ai besoin de c't air-là comme du pain que je mange... il y a trop long-temps qu'il me manque... Et puis, et puis enfin, ce que je veux revoir surtout, c'est... eh bien! oui, là, c'est mon enfant, ma petite Madeleine, que, le lendemain même de sa naissance, la maladie de sa pauvre mère nous a forcés d'éloigner de nous, et de confier à ma sœur qui est établie là-bas, dans le quartier du Temple... O mon enfant! mon enfant!... Vous ne comprenez pas ça, monsieur le curé, qu'on tienne aussi fort à un petit être à peine âgé de six mois, et qu'on n'a connu que vingt-quatre heures?... mais c'est comme ça... C'te pensée-là, voyez-vous, est maintenant tout ce qui m'occupe, le jour comme la nuit, la nuit comme le jour... Oui, depuis que je suis sûr, grâce à vous, que je ne perdrai pas ma Louise, je ne songe plus qu'à sa fille, c'est là ce qui tue toute ma gaieté, c'est là ce qui m'empêche de rire, de chanter, de danser comme autrefois... Vous sentez bien qu'une vie comme celle-là n'est pas tenable, et qu'il faut que je parte.

Louise est entrée à droite vers la fin de cette tirade, elle écoute.

SCÈNE V.

Les Mêmes, LOUISE.

LOUISE, *à part.*

O ciel! qu'ai-je entendu ?

ROUSSEL.

Ainsi, v'là qu'est décidé ; et vous ne me commanderez pas de rester?... Oh ! je vous en conjure, je me connais, et j'aurais peur de vous désobéir.

LE CURÉ.

Mais comment? quand partirez-vous?

ROUSSEL.

Quand? ce soir même... Comment? une occasion... Un voiturier de ma connaissance qui m'attend et qui va m'emmener gratis et d'amitié jusqu'à une vingtaine de lieues... je ferai le reste de la route à pied; ma petite Madeleine vaut bien que je me donne un peu de mal, un peu de fatigue pour la revoir... Oh! mais je ne me sens pas le courage de faire mes adieux à Louise; elle voudrait me retenir, ou me suivre peut-être...Oh! oui, car elle est mère; comme moi elle voudrait venir embrasser sa fille.

LOUISE, *se montrant à lui.*

Oui, je le veux, je le veux !

LE CURÉ *et* ROUSSEL.

Louise!

ROUSSEL.

Elle était là !

LOUISE.

Partons, Roussel, partons!... Oh ! je te remercie d'avoir eu cette pensée; oui, mon enfant, mon pauvre enfant que l'on a arraché de mes bras à l'instant même de sa naissance !... Oh ! tu as raison, je veux le voir; partons, je suis prête à te suivre !

ROUSSEL.

Jamais, Louise, jamais ! c'est impossible!

LOUISE.

Impossible!

LE CURÉ.

Hélas ! il est trop vrai ; si je n'avais pas épuisé maintenant toutes mes épargnes, je ne chercherais pas à vous arrêter peut-être, car je pourrais vous rendre à tous deux cette route moins longue et moins pénible ; mais je suis comme vous, mes amis, je n'ai plus rien, rien!... et je ne puis que vous supplier, Louise, de le laisser partir sans vous.

LOUISE.

Sans moi? mais ma fille...

LE CURÉ.

Votre fille!... Faut-il vous le dire? si vous vous éloigniez maintenant, faible comme vous l'êtes, si vous vous exposiez sans ressources aux périls d'un semblable voyage, vous n'arriveriez pas jusqu'à elle... non; avant deux jours elle aurait perdu sa mère.

LOUISE.

O mon Dieu! mon Dieu! nous allons être séparés!

ROUSSEL.

Pour peu de temps; et ne seras-tu pas bien heureuse, dis-moi, que bientôt je t'apporte de ses nouvelles?... et qui sait peut-être, que je vienne te chercher pour la rejoindre, pour ne plus la quitter?... Oui, au milieu de la douleur que j'éprouve en te disant adieu, Louise, je ne sais quel espoir me soutient et me donne du courage... Il y a un Dieu pour tout le monde; il ne s'agit que de se confier à lui et d'avoir patience ; n'est-ce pas, monsieur le curé? Après l'orage le beau temps, après la maladie la santé, après la misère le bonheur !... Tu verras, tu verras, dans quelque temps comme nous serons heureux tous les deux, c'est-à-dire, non, tous les trois. Allons, ne pleure plus, car là-bas je trouverai pour notre fille et pour nous des ressources et une existence... Je suis habile à tout faire, moi, et, Dieu merci, il y a dans la grande ville de l'ouvrage pour tous ceux à qui le travail ne fait pas peur.

LOUISE, *pleurant.*

Tu le veux donc ?... Il faut bien me résigner à ton départ; mais...

LE CURÉ.

Ne reste-t-il pas auprès de vous quelqu'un qui vous aime comme un père?

LOUISE.

Eh bien ! adieu !

ROUSSEL.

Adieu, Louise.

Bruit sourd dans le lointain.

LOUISE, *avec terreur.*

Ah ! ce bruit, je me le rappelle, vous l'avez dit, monsieur, ce soir, un ouragan....

LE CURÉ.

Oui, dans quelques heures.

ROUSSEL.

Oh ! rassure-toi, je connais le pays, et je n'irai pas me risquer au beau milieu de nos montagnes. Tu sais bien ce petit sentier que nous avons si souvent parcouru ensemble? il me conduira sans danger jusqu'au voiturier qui doit m'attendre.

LE CURÉ.

Partez, mon ami, partez vite, avant que l'orage éclate ; je vais vous conduire jusqu'au bout du village, et je reviens auprès de vous, Louise.

LOUISE.

Mais ne puis-je avec vous, monsieur, avec lui...

LE CURÉ.

Non, non, mon enfant, l'air est glacial aujourd'hui ; ne sortez pas.

LOUISE.

Cependant...

LE CURÉ.

Restez ; comme ami, je vous en prie, comme médecin, je vous l'ordonne.

LOUISE, *désespérée.*

Adieu, Roussel!

ROUSSEL.

Adieu... ou plutôt, non, pas adieu, ma bonne Louise, au revoir!

Il s'éloigne; on le voit à l'extérieur, avec le Curé, disparaître par la gauche.

SCÈNE VI.

LOUISE, *seule; puis* UN VOYAGEUR.

LOUISE.

Au revoir, a-t-il dit... Ah! je ne sais quelles craintes, quels pressentimens funestes.... Si cet adieu était le dernier?... Si je ne devais plus le revoir, ni lui ni ma fille?... O mon Dieu! mon Dieu! quelle horrible pensée! (*Ici on frappe.*) Ah! qui vient ici?... (*Entre un voyageur de quarante-cinq ans à peu près, enveloppé dans un manteau.*) Monsieur, que voulez-vous?

LE VOYAGEUR.

C'est ici le presbytère du village d'Anglard?

LOUISE.

Oui, monsieur; dans un instant le pasteur sera de retour.

Elle lui offre un siége.

LE VOYAGEUR.

Oh! ce temps est précieux pour moi, et s'il tardait beaucoup à revenir, je ne pourrais l'attendre; il faut, pour une affaire de la plus haute importance, que demain, au point du jour, je sois à Salers.

LOUISE.

A Salers!... dix lieues d'ici! (*Elle montre la route opposée à celle où l'on a vu s'éloigner Roussel.*) Par là.

LE VOYAGEUR.

Bien! Je ne veux pas être surpris par l'orage au milieu de ces montagnes, et je vais repartir sur-le-champ avec mon fils.

LOUISE.

Mais ne pourrai-je dire à monsieur le pasteur...

LE VOYAGEUR.

Je trouverai sans doute à Salers ce que je voulais lui demander... Son absence me contrarie; on m'a fait de lui un si grand éloge mieux... que personne, il aurait pu m'indiquer...

LOUISE.

Quoi donc?

LE VOYAGEUR.

J'ai avec moi, je vous l'ai dit, dans ma voiture, et sous la garde d'un vieux serviteur, mon fils, un enfant de quatre ans; hélas! j'ai perdu sa pauvre mère il y a quelques mois... Deux hommes, malgré toute leur sollicitude, ne s'entendent guère aux soins qu'il faut donner à un enfant, et j'avais espéré que monsieur le pasteur pourrait me désigner dans le village une femme pauvre et honnête qui consentirait à nous suivre, et à qui je pourrais, en lui assurant une existence, ie confier jusqu'à la fin de mon voyage.

LOUISE.

A la fin de votre voyage...

LE VOYAGEUR.

Oui, jusqu'à Paris!

LOUISE.

A Paris! (*A part, avec agitation.*) Ah! je pourrais le rejoindre... ou plutôt, j'y serais avant lui!

LE VOYAGEUR.

Eh bien! qu'a donc cette femme?... Que dites-vous?

LOUISE.

Monsieur, monsieur, je vous en conjure; ces soins qu'il faut donner à votre fils... Ah! veuillez m'en charger, moi!... Oui, moi, je suis prête, et je vous le demande en grâce; par pitié, emmenez-moi!

Elle tombe à ses genoux.

LE VOYAGEUR.

Mais, madame, je ne sais...

LOUISE.

Vous hésitez... Mais tenez, regardez-moi donc, et comprenez enfin que je mérite toute votre confiance; je suis mère, monsieur, je suis mère, et en vous suivant jusqu'à Paris, en prenant soin de votre enfant, je pourrai rejoindre le mien, le mien, que sans vous peut-être je n'aurais jamais revu... Oui, c'est une pauvre mère qui vous supplie; ne me refusez pas, monsieur, ne me refusez pas.

LE VOYAGEUR.

Eh bien! madame, j'y consens, partons.

LOUISE.

Ah! merci, monsieur, merci; je vous devrai le bonheur d'embrasser ma fille.

Ils partent ensemble par la droite. On entend de nouveau gronder l'orage, un peu plus fort que la première fois. Rentrent par la gauche Pierre et tous les Paysans.

SCÈNE VII.

PIERRE, LES PAYSANS, *puis* LE CURÉ.

LE CURÉ.

Oui, venez, mes amis. (*Le bruit de l'orage se rapproche encore.*) Entendez-vous?... Je m'étais trompé dans mes calculs... le vent souffle avec trop de violence, et l'ouragan doit éclater longtemps avant l'heure que j'avais prévue... Que les femmes et les enfans courent se mettre en prières; et vous, vous, mes amis, suivez-moi!

Tous les Paysans se sont armés de bâtons ferrés.

PIERRE.

Restez, monsieur le curé, restez; seul, je puis les conduire... Priez pour nous.

LE CURÉ.

Non; je marche à votre tête, ma prière serait stérile si j'évitais le danger... Venez, venez!

Sortie générale.

SCÈNE VIII.

Le décor change à vue. Perspective effrayante de montagnes et de rochers. Ouragan épouvantable. Paraissent sur la cime des rochers, à la gauche du spectateur, le Voyageur, Louise portant l'enfant dans ses bras, et le vieux Domestique. Tous trois se trouvent à peu près au milieu du décor.

LOUISE, LE VOYAGEUR, SON DOMESTIQUE.

LOUISE.

Arrêtez! arrêtez!... plus loin est un abîme! et notre route n'est pas là... suivez-moi! suivez-moi...

Elle rebrousse chemin. Les deux autres retournent avec elle vers la gauche. Violent coup de tonnerre. Les pierres se détachent et roulent dans l'abîme; et pendant ce mouvement on cesse de voir les personnages précédens; mais on entend de grands cris du côté où ils ont disparu. On voit alors arriver par la gauche, sur le sentier qui occupe le premier plan du théâtre, au bas des montagnes, le Curé, Pierre et les autres Paysans, tous armés de leurs bâtons ferrés.

SCÈNE IX.

LE CURÉ, PIERRE, Paysans.

LE CURÉ.

Entendez-vous? je ne me trompais pas... des cris de détresse... Venez, enfans, marchons... marchons avec courage! Affrontons la mort s'il le faut pour sauver des frères en péril! Marchons! et que Dieu nous protége!

Ils s'élancent à sa suite; à l'aide de leurs bâtons ferrés, ils gravissent à droite un sentier pratiqué dans le roc. Un groupe conduit par Pierre disparaît vers la gauche, un autre dirigé par le Curé s'éloigne vers la droite. Pendant cette sortie générale, l'orage diminue un peu; on voit alors reparaître à gauche en bas des montagnes, et dans la plus violente agitation, le Voyageur et son Valet.

SCÈNE X.

LE VOYAGEUR, LE DOMESTIQUE.

LE VOYAGEUR.

Mon enfant! mon enfant!... perdu! perdu!... cette femme... disparus tous les deux sous l'avalanche.

LE DOMESTIQUE, *voulant l'entraîner par la droite, toujours au bas des montagnes.*

Venez, venez, monsieur le baron... dans un instant l'ouragan va recommencer...

LE VOYAGEUR.

Mon enfant! mon enfant!... je veux retrouver mon enfant!

LE DOMESTIQUE.

Mais vous allez périr avec lui!...

LE VOYAGEUR.

Non, non! Ah! cherchons! cherchons encore!

LE DOMESTIQUE.

Mais cette femme nous l'a dit, ce n'est pas là notre route! venez, venez!

Ils s'élancent ensemble sur le sentier à la droite du public. Louise a reparu sur la cime des montagnes à gauche, pâle comme la mort; elle marche ou plutôt se traîne vers eux de la gauche à la droite, et s'arrête en les reconnaissant quand elle se trouve à peu près à dix pas d'eux.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, LOUISE.

LOUISE.

Arrêtez! arrêtez, monsieur... votre fils!... j'ai voulu le sauver au péril de ma vie... mais tenez, regardez, un éclat de roche m'a brisé la tête, et lui! lui!... mes bras n'ont plus été assez forts pour le retenir...

LE VOYAGEUR.

Ah! c'en est donc fait... je ne le verrai plus...

LOUISE.

Et mon enfant à moi! ma pauvre fille et son père... C'est loin d'eux, sans les avoir embrassés, que je vais mourir... Ah! monsieur, par pitié, ne rejetez pas... n'oubliez pas ma dernière prière... et si jamais ma fille... Adieu.

Elle tombe morte sur les rochers, et le Voyageur, soutenu par son Domestique, est à genoux, immobile, et presque sans connaissance, à peu de distance de son cadavre. Dans ce moment, au milieu de l'ouragan qui recommence plus terrible, on voit reparaître à la cime du décor, et attirés par les cris qu'ils viennent d'entendre vers les plans inférieurs où se passe l'action, le Curé, Pierre et les Paysans. Au moment où ils se trouvent auprès de Louise, le vieux Domestique, entraînant toujours à sa suite son maître, qui se laisse conduire machinalement et comme anéanti par son désespoir, se trouve avec lui au premier plan, au bas des montagnes, et ils disparaissent à la droite. Les Paysans ont relevé Louise et l'ont reconnue; tous sont groupés autour d'elle et cherchent à la rappeler à la vie. L'orage cesse tout-à-fait, le jour commence à venir.

SCÈNE XII.

LE CURÉ, PIERRE, Paysans.

TOUS.

Louise!

PIERRE.

Est-il possible? Louise!..... seule, à cette heure! dans ces montagnes... Ah! sauvons-la, s'il en est temps encore!...

LE CURÉ.

Non, morte!... morte!

Pendant que tous sont sur les rochers à droite, groupés avec douleur autour du cadavre de Louise, Roussel paraît à gauche au sommet des montagnes, tenant dans ses bras l'enfant du voyageur.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ROUSSEL.

ROUSSEL.

Sauvé! sauvé!

LE CURÉ *et* TOUS LES AUTRES.

Ah! Roussel!...

ROUSSEL.

Oui, Roussel, qui n'a pas voulu se mettre en route sans chercher, comme vous, à être utile... Grâce au ciel, j'ai réussi... Tenez, cet enfant... prenez-le, et peut-être parviendrez-vous à retrouver sa famille.

Il remet l'enfant dans les mains du Curé.

LE CURÉ.

Ah! je jure du moins, s'il est orphelin, je jure de lui servir de père.

ROUSSEL.

Et maintenant, je pars... le voiturier m'attend au bas de la montagne... Adieu, mes amis, adieu... Dites à Louise que je l'embrasse encore, dites-lui que ce que je viens de faire me portera bonheur pour mon voyage; dites-lui, dites-lui que je vais embrasser notre fille... Adieu! adieu!

Il s'éloigne à gauche, puis se retourne encore au moment de disparaître. Sur un geste du Curé, tous se sont groupés de manière à masquer à Roussel le cadavre de Louise.

ACTE DEUXIEME.

LE BAL DE SCEAUX.

SCÈNE PREMIÈRE.

VIRGINIE, FÉLICITÉ, BONICARD, THIBAUT, PAYSANS, PAYSANNES, OUVRIERS, OUVRIÈRES.

Au lever du rideau, on achève une contredanse; les danseurs sont moitié Paysans et Paysannes, moitié Ouvriers et Grisettes. Chaque cavalier reconduit sa dame ou se promène avec elle.

VIRGINIE, *aux autres grisettes.*

Et maintenant on nous demande d'interrompre la danse une petite demi-heure pour le dîner des musiciens.

TOUTES.

Accordé, accordé!

FÉLICITÉ.

Moi, je vais rendre visite à monsieur Polichinelle et aux chevaux de bois...

VIRGINIE.

Moi, je suis pour la balançoire.

PLUSIEURS VOIX.

Oui, oui, la balançoire, la balançoire!

Elles courent toutes vers le fond du théâtre. Ici, à gauche entrent Lionel, Berthier et plusieurs jeunes gens.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LIONEL, BERTHIER, GUSTAVE, ALFRED *et* D'AUTRES JEUNES GENS.

BONICARD.

Allons, bon!... v'là des beaux messieurs, des mirliflors de Paris...

FÉLICITÉ.

Tiens, ils sont assez bel hommes, tout d' même.

THIBAUT.

Plait-il?

VIRGINIE.

Surtout le grand brun.

BONICARD.

Bel homme!... ça a été élevé pourça... ç'a été pris jeune. Nous serions tous des bels hommes si on nous y avait mis de bonne heure.

LIONEL, *au fond, à ses amis.*

Allez, camarades, amusez-vous bien, et n'oubliez pas que je vous ai tous retenus pour souper.

ALFRED.

Oui, ce soir, à onze heures précises, à la maison de campagne de ton père...

Alfred, Gustave et quelques autres s'éloignent avec de jeunes filles auxquelles ils offrent leurs bras. Lionel resté avec Berthier descend la scène et vient lorgner les deux jeunes filles qui sont au bras de Bonicard et de Thibaut.

VIRGINIE.

Comme il me regarde!

FÉLICITÉ.

Non, c'est moi.

VIRGINIE.

Mad'moiselle, je vous dis que c'est moi.

Les deux ouvriers se serrent davantage auprès des femmes, et regardent de travers Lionel et Berthier.

BONICARD.

Qu'il y vienne... qu'il y vienne... je suis menuisier, j'en fais des copeaux...

THIBAUT.

Moi, je suis serrurier, j'en fais de la limaille.

Sortie de Thibaut, Bonicard, Félicité et Virginie.

SCÈNE III.

BERTHIER, LIONEL.

LIONEL.

Il n'y a rien de bien parmi ces jeunes filles-là,

à l'exceptlou do celle que je cherche de tous les côtés depuis une heure, et qui n'est pas venue...

BERTHIER.

Uno passion de bal champêtre?

LIONEL.

Oui, sur mon âme, docteur, une véritable passion. Je l'ai vue deux ou trois fois, et sans en être remarqué, je penso... ou plutôt, si fait, elle m'a remarqué, mais seulement pour me prendre en aversion. Elie m'a toujours refusé quand je l'ai réclamée pour danseuse... uno vertu, mon cher; elie ne danse qu'avec son père et les amis intimes du bonhomme.

BERTHIER.

Et qu'est-ce quo c'est que son père?...

LIONEL.

Que sais-jo?... un homme du peuple, un ouvrier... jo ne mo suis pas informé de sa profession... c'est tout au plus si je lo reconoaltrais; mais pour la fille, c'est différent. J'y penso sans cesse, je la vois partout, et jo le jure, ello m'appartiendra.

BERTHIER.

Je ne m'étonno plus, mon cher Lionel, quo tu sois devenu un des plus intrépides habitués...

LIONEL.

Du bal de Sceaux; sans doute, c'est à cause d'ello, c'est dans l'espoir d'y retrouver ma belle inhumaine... Et puis, no faut-il pas que je cherche partout des distractions, et sans trop exciter la mauvaise humeur, le mécontentement de mon père?... Sais-tu qu'il persiste à ne pas quitter sa vieille maison où il a créé sa manufacture... c'est son champ de bataille, dit-il, c'est là qu'il a gagné son immense fortune, sa croix d'honneur, et le titre de baron... Et moi, il exige que jo végète là, à côté de lui, enfermé dans des murs noircis par la fumée des fabriques... Jo m'ennuie à périr, et j'ai la tête continuellement assiégée d'idées sombres et sinistres...

BERTHIER.

Allons, tu vas devenir fou, mon pauvro ami, et ce n'est pas le baron, mais toi, qu'il faudra faire interdire.

LIONEL, *vivement*.

Docteur, ne plaisante pas là-dessus, je te prie: cette interdiction que je suis résolu à demander est une chose trop sérieuse et de laquelle va dépendro tout mon avenir. Aujourd'hui, ce soir même, Berthier, jo compte sur toi: tu seras témoin de cet étrange accès de démence qui tous les soirs à heure fixe vient s'emparer de ce pauvre vieillard. Alors, grâce à toi, jo brise ce joug qui pèse sur ma tête, et qui me fait mourir à la peine, et jo suis maître enfin, seul maître do cette immense fortuno qu'il est dangereux de laisser plus longtemps aux mains d'un insensé.

BERTHIER.

Mais tu me surprends étrangement, Lionel: tu parles de ton père commo d'un ennemi.

LIONEL.

A-t-il jamais eu pour moi le cœur d'un père? et toi-même, la première fois que tu nous as vus l'un auprès de l'autre, à la manière dont il me regardait, à l'amertume de ses paroles, au ton do sévérité, de dureté qu'il avait avec moi, n'aurais-tu pas juré que jo n'étais point son fils? Enfin, ne semble-t-il pas chercher toutes les occasions de donner à d'autres les marques d'affection qui ne sont dues qu'à moi? Il no m'aime pas, il ne m'a jamais aimé, et voilà pourquoi moi-même...

BERTHIER.

Soyons justes, Lionel, et tu conviendras que tes torts envers le baron sont mille fois plus grands...

LIONEL.

Ah! tu vas me sermonner, docteur, et tâcher de me convertir; tu perdras ta peine et ton éloquence. J'ai besoin d'un médecin, et non d'un moraliste. Un seul mot. Viendras-tu ce soir au rendez-vous que je t'ai donné?

BERTHIER.

Écoute, Lionel. Depuis mon enfance, passée au collége Bourbon, où nous étions camarades de classe, nous nous étions perdus do vue et presque de souvenir. Un rapprochement paraissait peu probable entre Lionel d'Erviiliers, l'héritier d'un millionnaire, et moi, médecin pauvre et obscur, qui luttais sans cesse contre la misère. C'est dans ces circonstances quo je te revis, et que tu voulus bien m'offrir tes services. Je confiai franchement toute ma position à mon ancien camarade do collége. J'avais souscrit des lettres de change pour une somme de six mille francs, elles étaient échues et protestées, et jo craignais à chaque instant la visite d'un garde du commerce, qui pouvait me prier, au nom de la loi, de le suivre en prison. Tu te chargeas pour moi de cette affaire, tu remboursas les six mille francs; les titres maintenant sont entre tes mains, et c'est toi qui, si tu voulais, pourrais m'envoyer à Clichy.

LIONEL.

Mais à quoi bon me rappeler tout cela? entre nous, n'était-ce pas chose touto simple et toute naturelle? Je n'ai jamais prétendu mettre un prix au service que je te rendais; seulement, tu es médecin, je réclame ta présence pour attester un fait que jo crois juste, et tu n'as pas le droit de me refuser tes bons offices.

BERTHIER.

Si la folie du baron est réelle et prouvée, je l'attesterai, et je ne m'en croirai quo plus obligé, Lionel, de te rendre bien vite les six mille francs quo tu as déboursés pour moi; si au contraire cette folie n'existait pas, ce serait un crime quo tu me demanderais, et je no voudrais pas à ce prix conserver lo seul bien que je possède au monde, ma liberté.

LIONEL.

Tu es fou, et bientôt tu verras comme moi...

BERTHIER.

Adieu. Je serai chez toi à l'heure dite; jusque là, tu peux rejoindre tes amis. Pour mon compte,

je t'avouerai que je ne m'amuse pas beaucoup dans leur compagnie. Au revoir.

Il sort.

SCÈNE IV.

LIONEL, *seul.*

Allons, il a des scrupules... des principes. Il faudra bien que je parvienne à les mettre d'accord avec mes intérêts. Ces transports de délire, dont il m'importe tant de le rendre témoin, sont réels, bien réels, et bientôt...

CRIS *au dehors* à *gauche*.

Marchand d'habits, vieux galons!

Rentrent par la droite Bonicard, Thibaut, Virginie Félicité, et quelques Ouvriers et Ouvrières.

THIBAUT.

Entends-tu, Bonicard, entends-tu? c'est le marchand d'habits.

BONICARD.

Ah! c'est ce farceur de père Roussel!

LIONEL.

Allons, bon! ce peuple qui revient de ce côté. Je retourno auprès de mes amis.

Il s'éloigne. Entre en scène par la gauche, Roussel, marchand d'habits, avec Madeleine, sa fille. Ils se trouvent entourés d'Ouvriers et d'Ouvrières qui viennent de reparaître à droite.

SCÈNE V.

ROUSSEL, MADELEINE, BONICARD, THIBAUT, FÉLICITÉ, VIRGINIE, ETC.

ROUSSEL.

Marchand d'habits, vieux galons! Bonjour, les enfans, bonjour! On s'amuse donc ici! tant mieux! j'en suis, et ma fille aussi. Pas vrai, Madeleine?

MADELEINE.

Oui, oui, mon père.

ROUSSEL.

Ohé! ohé! garçon, un litre à douze, du veau et de la salade. Au diable la marchandise, et vive la joie!

Il jette son paquet sur la table. Les jeunes filles entourent Madeleine et lui font des amitiés.

VIRGINIE.

Ah! te v'là donc enfin, Madeleine!

FÉLICITÉ.

Tu ne devais pas venir.

MADELEINE.

C'est vrai; mais j'ai tant prié mon père, et vous savez bien qu'il ne me refuse jamais ce que je lui demande.

ROUSSEL.

Ah! dame, je suis bon père, moi! et c'est tout simple, j' n'ai qu'ello au monde... depuis dix-huit ans que j'ai perdu sa pauvre mère... j' n'ai qu' ma fille : dans notre état on n'amasse pas de rentes, et depuis que je m'égratigne les amygdales à crier : marchand d'habits, vieux galons! je n'ai encore mis de côté que trente-sept livres dix sous, placées à quatre pour cent à la Caisse d'épargne; mais v'là mon bien, v'là mon trésor, et j' dis qu'il en vaut bien un autre. Je ne vois qu'elle, je ne songe qu'à elle, je ne travaille que pour elle... Et dès qu'elle m'a parlé ce matin du bal de Sceaux, j'y ai répondu : Dard, dard, mets-toi sur ton trente-et-un, et partons. Pauvre p'tiote, elle est toute la journée sur sa chaise au Temple, c'est embêtant pour une jeunesse.

MADELEINE.

Je ne me plains pas, mon père; faut bien travailler.

ROUSSEL.

C'est juste, faut travailler, entendez-vous? ceci est le fruit de l'éducation que je lui ai donnée. La douceur et les procédés, voilà quel a été mon système! Je l'ai toujours laissée faire tout ce qu'elle a voulu.

MADELEINE.

C'est-à-dire...

ROUSSEL.

C'est-à-dire que je te gronde quelquefois, de temps en temps, quand tu m'obstines, et que tu ne veux pas être de mon avis; quelquefois même, lorsque je suis bien en colère et que j'ai bu un petit coup de trop, il m'arrive de lever la main...

MADELEINE.

Oui, vous la levez, c'est vrai; mais vous ne la laissez jamais tomber sur votre fille, mon père.

ROUSSEL.

Jamais!... Tu me regardes toujours comme à présent, en riant, et en ayant l'air de te fiche de ma colère, et le fait est qu'elle décanille encore plus vite qu'elle n'était venue, et je suis trop heureux de t'embrasser et de te demander pardon, pas vrai? J'en pleure quand j'y songe. Est-on bête quand on est père de famille!...

TOUS.

Ah! père Roussel!

ROUSSEL.

Vous riez d' ça, vous autres! ça vous viendra, et vous serez encore plus bêtes que moi.

BONICARD.

Ah! ah! farceur de père Roussel! il a toujours quelque chose d'aimable à vous dire.

ROUSSEL.

Ah ça! nous allons danser tout-à-l'heure. Je suis bon père, Madeleine, je t'invite pour la première.

MADELEINE.

Merci, papa; j'accepte.

BONICARD.

Moi, pour la seconde.

THIBAUT.

Moi, pour la troisième.

ROUSSEL.

Vois-tu ce que c'est que le bon exemple?... tout-à-l'heure tu auras trop de cavaliers. En attendant, si nous nous mettions à table pour tortiller un peu?

TOUS.

Eh! ma foi, bonne idée.

LE GARÇON.

V'là, père Roussel.

ROUSSEL.

Justement, voilà le veau et la salade demandés.

TOUS.

Allons! sans adieu. Bon appétit, père Roussel.

ROUSSEL.

Garçon, un troisième couvert. Je veux inviter un bon enfant...

TOUS.

Moi, moi.

ROUSSEL.

Je veux inviter un bon enfant à régaler ma fille et moi.

MADELEINE.

Mon père, je vous en prie.

ROUSSEL.

C'est une bonne fortune de régaler une jolie fille et un superbe père de famille. Allons, qu'est-ce qui veut payer pour moi? je l'invite à prendre sa part. Plait-il? ne parlez pas tous à la fois.

Tous les autres personnages font un mouvement en arrière.

BONICARD.

Il est bon, là le père Roussel! faut toujours qu'on paye pour lui... Excusez, je sors d'en prendre.

THIBAUT.

Et moi aussi ; au revoir, père Roussel...

TOUS.

Au revoir! au revoir!

Ils sortent tous et Roussel reste seul avec sa fille.

SCÈNE VI.

ROUSSEL, MADELEINE; *puis* JACQUES.

MADELEINE.

C'est bien fait... vous avez là une très-mauvaise habitude, mon père, et je suis enchantée...

ROUSSEL.

Laisse-moi donc tranquille... Je t'ai dit que j'ai mis dans ma boussole que je dinerais à pouf aujourd'hui et que je veux trouver un régaleur... un canard à plumer; là, sans façon, qui est-ce qui veut qu'on le plume?

MADELEINE.

Mon père!... encore... (*Pendant ces dernières lignes, un jeune homme très-simplement vêtu, petite redingote grise et un crêpe au bras, est entré en scène et regarde partout avec inquiétude, comme s'il cherchait sa route; puis, il vient s'asseoir, ou plutôt tomber épuisé sur un banc de pierre à la droite du public; Madeleine le montre à son père.*) O ciel! regardez! regardez donc!... Pauvre jeune homme!... comme il paraît souffrir!

ROUSSEL.

En effet, la fatigue sans doute, et peut-être... Dis donc, Madeleine, si je l'invitais?... (*Mouvement de sa fille.*) Oh! sois tranquille, c'est moi qui serai le canard, car le pauvre garçon ne m'a pas trop l'air de pouvoir payer son écot.

MADELEINE.

Oh! c'est bien, mon père, c'est très-bien, et je vous reconnais.

ROUSSEL, *allant frapper doucement sur l'épaule du nouveau-venu.*

Jeune homme! jeune homme!

JACQUES.

Monsieur... Ah! mademoiselle...

ROUSSEL, *se retournant vers le Garçon, qui achève de servir.*

Garçon! vous ajouterez du dessert et du café.

JACQUES.

Monsieur, que me voulez-vous?

ROUSSEL.

Je suis le vôtre, jeune homme... Mon jeune ami, vous êtes étranger, sans doute?

JACQUES.

Oui, monsieur; je cherche mon chemin pour aller...

ROUSSEL.

Votre chemin, on vous l'indiquera plus tard... Asseyez-vous; justement voici un couvert qui vous tend les bras... vous n'avez peut-être pas diné?

JACQUES, *tressaillant et poussant un cri de douleur.*

Ah!...

ROUSSEL.

Vous n'avez pas diné?

JACQUES.

Monsieur, je ne...

ROUSSEL.

Acceptez... acceptez... c'est sans façon : à table, à table! (*La pantomime de Jacques doit indiquer qu'il meurt de faim. Il s'assied.*) Allons donc!... nous y voilà!

Roussel et Madeleine s'asseyent aussi.

MADELEINE, *bas.*

Mon père, il a l'air d'avoir du chagrin.

ROUSSEL.

Du chagrin... ah! bah! avec moi ça ne tiendra pas. (*Haut.*) Eh bien! mon jeune ami, y êtes-vous? (*Il regarde Jacques, qui mange avec avidité.*) Ah! oui, oui, vous y êtes. (*Se retournant vers sa fille.* Dans tous les cas, le chagrin ne lui ôte pas l'appétit... il dévore... Buvez un coup... ça vous étoufferait...

JACQUES.

Volontiers.

ROUSSEL.

A votre santé!

JACQUES.

A la vôtre .. Mon Dieu! que je suis content d'avoir fait votre rencontre !

ROUSSEL.

Ah! ça!... vous pouvez vous en féliciter... Gar-

çon!... nous boirons bien un second litre à douze. (*Le Garçon met la carte sous les yeux de Jacques, qui ne comprend pas. Roussel reprend vivement.*) Oh! c'est la carte qu'il faut payer d'avance les jours de fête!... Donne-moi ça, Cascaret; ça ne regarde pas monsieur. (*Jetant cent sous sur la table.*) Tiens, Cascaret, prends et paie-toi!

LE GARÇON.

Il manque dix-sept sous.

ROUSSEL.

C'est pour le garçon.

LE GARÇON.

Mais, père Roussel...

ROUSSEL.

Ah! c'est juste. (*Le Garçon veut emporter les plats, il l'arrête.*) Laisse-moi tout ça, Cascaret; nous n'avons pas fini de consommer.

JACQUES.

O monsieur! quel bonheur j'aurai à vous offrir, à mon tour, un repas aussi cordial que le vôtre, dès que j'aurai une place à Paris, un métier, quoi que ce soit, enfin! ·

ROUSSEL.

Comment! mon garçon, vous venez à Paris chercher fortune, et vous y venez sans le sou?

JACQUES.

Il l'a bien fallu.

ROUSSEL.

Mais vos parens...

JACQUES.

Des parens... je n'en ai pas.

MADELEINE.

Pauvre jeune homme!... Je suis toute émue, mon père...

ROUSSEL.

Et moi aussi, fichtre!... ça me suffoque, ça me prend à la gorge. (*Le Garçon apporte le second litre; Roussel fait sauter le bouchon, se verse un grand verre de vin et en verse un autre à Jacques, qui dès ce moment ne boit plus, ne mange plus.*) Ah!... merci, Cascaret; j'avais besoin de m'humecter... A votre santé, monsieur... Votre nom, camarade?

JACQUES.

Jacques.

ROUSSEL.

Jacques tout court?

JACQUES.

Je vous ai dit que je n'avais pas de famille.

ROUSSEL.

Ah! c'est juste... Eh bien! Jacques, mon garçon, faut pas désespérer; faut renfoncer les grosses larmes qui vous roulent dans les yeux... Que diable!... vous ne pleuriez pas comme ça tout-à-l'heure.

MADELEINE.

C'est vrai... Quel motif auprès de nous peut donc tout-à-coup vous donner tant de chagrin?

JACQUES.

Auprès de vous, mon ami, qui m'accueillez avec tant de bienveillance; de vous, mademoiselle, qui êtes si jolie et qui me semblez si bonne, un instant j'avais tout oublié, mes peines, ma position, qui n'est pas heureuse... allez... Vous voyez à mon bras ce petit crêpe... je n'ai pas eu le moyen d'acheter un habit noir pour me mettre en deuil.

ROUSSEL.

Un habit noir... j'en ai un qui vous ira à merveille; je vous vendrai ça pas cher. Mais j'oublie que le pauvre garçon n'a pas le sou... je vous en ferai cadeau, là...

MADELEINE.

Ah! mon bon père!... C'est donc depuis peu de temps, monsieur, que vous avez perdu vos parens?

JACQUES.

Mes parens... jamais je ne les ai connus... mais je viens de perdre récemment un protecteur, le meilleur, le plus dévoué des amis, celui qui m'avait recueilli dans mon enfance et qui me servait de père. Depuis quelque temps, il sentait sa fin approcher, et c'était à moi surtout qu'il songeait avec un profond sentiment de tristesse: « Pardonne-moi, Jacques, me dit-il; dans ma tendresse, il y a eu de l'égoïsme; j'ai voulu te garder pour moi, et je n'ai rien fait pour te rendre à ta famille; ce nom de père adoptif, j'espérais le justifier en te créant un avenir, et je meurs pauvre, je meurs sans avoir eu le temps d'accomplir mon dessein. Mais écoute: quelqu'un est venu nous voir, il y a deux ans, tu te le rappelles, n'est-ce pas? le baron d'Ervilliers. (*Mouvement de Roussel pour indiquer que ce nom lui est inconnu.*) C'est un homme de bien, et qui sait compâtir à toutes les infortunes; va le trouver à Paris avec cette lettre... (*Jacques la tire de son sein.*) Peut-être sera-t-il heureux de me remplacer auprès de toi; peut-être... » Il ne put achever; l'effort qu'il venait de faire avait épuisé le malheureux vieillard, et je n'avais plus mon ami, mon protecteur, mon père.

MADELEINE.

Ah! croyez bien, monsieur Jacques, que nous prenons part à votre tristesse. Tenez, regardez, et moi aussi je pleure.

ROUSSEL.

Et moi donc! a-t-on jamais vu! (*Se levant.*) Fichtre! il ne s'agit pas de s'attendrir et de pleurnicher, mes enfans, mais de parler raison et de prendre un parti. Entre-z-hommes, faut s'aider, faut s'tendre la main... Jacques, topez là, mon garçon.

JACQUES.

Oh! de grand cœur.

ROUSSEL.

Demain nous chercherons ensemble le richard auquel on vous a recommandé, qui vous fera peut-être un sort, ou qui te fichera peut-être à la porte...

MADELEINE.

Ah! que dites-vous, mon père?

ROUSSEL.

Bedame, c'est possible; j' connais le monde...

Mais s'il vous repousse, Jacques, vous ne serez pas sans asile, ni sans famiile, entendez-vous?... Je vous en offre une où de père en fils on est gueux comme des rets d'église, c'est vrai, mais où l'on est heureux pourtant, et où l'on s'eime de honne et franche amitié, la famille du marchand d'habits vleux galons; ça vous va-t-il? voulez-vous, monsieur... veux-tu, Jacques?

JACQUES, *lui donnant la main.*

Ah! mon ami!

ROUSSEL.

A la bonne heure: tu es jeune, tu as des bras, tu feras comme nous, tu travailleras, et nous te chérirons, moi comme un père... et Medeleine comme...

MADELEINE.

Comme une sœur.

JACQUES.

Une sœur! un père!... Ah! que ces deux mots sont doux à entendre!... et qui m'aurait dit cela lorsqu'il y a un instant j'étais abendonné de tous, mourant de feim et de fatigue?...

ROUSSEL.

Alions, allons, puisque c'est convenu et que tu es de le familie, viens m'aider à mettre mes frusques dans un lieu sûr, et puis nous revlendrons pour le bal. Jacques ne dansera pas, vu qu'il est en deuil; mais moi, j'ai besoin de trieotter des jambes pour finir gaiement la journée... Merchons... Ah! fichtre!... ce veau-là est payé, il faut l'emporter; je le fourrerai dans la poche d'un paletot... A tout-à-l'heure, Madeleine, à tout-à-l'heure...

Ils sortent.

SCÈNE VII.

MADELEINE, *seule.*

Mon père! mon bon père!... Ah! je crois qu'aujourd'hui je t'aime davantage encore... et je suis heureuse, bien heureuse... de ce qui est arrivé... Comme une sœur... oh! oui, je l'aimeral comme une sœur.

Elle s'assied sur un banc à gauche, et regarde toujours en rêvant du côté où sont partis son père et le jeune homme. Lionel entre par la droite.

SCÈNE VIII.

MADELEINE, LIONEL.

LIONEL, *à lui-même.*

Allons, décidément il n'y en a pas une seule de jolie, et je ne conçois pas ces messieurs, qui trouvent moyen de se distraire et de s'amuser partout.

MADELEINE.

Si, grâce à mon père, il pouvait retrouver ses parens, s'il était bien accueilli par ce monsieur auquel ils vont s'adresser, quel bonheur!... Eh bien! non, je crois que j'aimerais mieux...

LIONEL, *qui vient d'apercevoir Madeleine.*

J'ai parlé trop tôt, je suis plus heureux que je ne croyais; c'est elle!... elle est seule... (*S'approchant davantage.*) Charmante... et ce petit air rêveur lui sied à merveille.

Pendant la phrase suivante dite par Madeleine, Lionel vient doucement se placer auprès d'elle, sur le banc où elle est assise.

MADELEINE, *sans le voir.*

Oh! ce serait bien égoïste, et pourtant il me semble que j'aurais plus de plaisir si je voyais monsieur Jacques...

LIONEL, *à part.*

Jacques?...

MADELEINE.

Si je le voyais devoir tout à mon père, et s'il n'avait pas d'autre famille que la nôtre...

LIONEL, *la prenant dans ses bras.*

A quoi donc pensez-vous, ma belle enfant?

MADELEINE, *se levant vivement.*

Monsieur!...

Elle veut sortir à gauche.

LIONEL, *se plaçant devant elle.*

Non pas... oh! vous ne me fuirez pas ainsi... c'est que vraiment on n'est pas plus jolie...

MADELEINE.

Laissez-moi, vous dis-je!

LIONEL.

Un instant; la dense va commencer; cette fois enfin, je l'espère, vous daignerez...

MADELEINE.

Non, monsieur.

LIONEL.

Je vous en conjure, prenez mon bras, mademoiselle.

MADELEINE.

Je ne prends que le bras de mon père.

LIONEL.

Ou celui de votre amoureux, le mortel fortuné qui occupait tout-à-l'heure vos pensées. Quel qu'il soit, je dois envier sa destinée, mademoiselle... oui, je m'estimerais mille fois trop heureux si un instant, un seul...

MADELEINE.

Eh! monsieur, réservez à d'autres vos grandes phrases, qui sont perdues avec moi. Je ne vous connais pas, je ne veux pas vous connaître. (*Lionel se rapproche d'elle, lui prend la taille et veut l'embrasser; elle le repousse en s'écriant.*) Ah! mon père! mon père!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ROUSSEL, JACQUES.

ROUSSEL, *entrant à gauche.*

Plaît-il? Qu'est-ce que c'est? un mirliflor insulte ma fille!... Gare les giffles!

LIONEL.

Hein? quel est ce manant?

Il lève sa canne; Jacques vient se placer entre lui et Roussel, saisit la canne et la brise.

JACQUES.

Monsieur!

LIONEL.

Misérables!

ROUSSEL.

Du tout, du tout, Jacques; c'est moi que ça regarde.

MADELEINE.

Mon père, au nom du ciel...

ROUSSEL.

Laisse donc tranquille; je n'ai pas peur des lions, moi... et je suis encore de force à lui donner son compte à celui-là.

JACQUES.

Eh bien! ne m'avez-vous pas entendu, monsieur?

LIONEL.

Allons, allons, apaisez-vous, mon brave, je vous demande pardon d'avoir osé lever les yeux sur votre maîtresse.

ROUSSEL *et* MADELEINE.

Sa maîtresse!

JACQUES.

Ma maîtresse!

LIONEL, *sur le même ton.*

Je vous dis que j'ai eu tort, que je me repens... elle était là toute rêveuse, songeant à vous, parlant de vous, laissant échapper tout haut les vœux qu'elle forme pour que vous n'ayez pas d'autre famille que la sienne, monsieur Jacques.

JACQUES.

Que dit-il?

LIONEL.

Je me suis approché, j'ai voulu la distraire un instant du trouble et de l'émotion que lui donnait votre souvenir. J'ai eu grand tort; je vois que vous êtes un rival trop redoutable, et j'aime mieux en convenir que d'entrer en lice avec vous. Je sais ce que je vaux.

Il s'éloigne de quelques pas.

JACQUES.

Ah! voilà donc ce qu'on appelle les gens comme il faut dans votre grande ville! je ne vous en fais pas mon compliment.

ROUSSEL.

Oh! il y a mieux que ça, Dieu merci! c'est un trop vilain échantillon pour que tu juges d'après cela toute la marchandise. Venez, mes enfans; ma colère est passée. Il n'est pas dangereux; il montre les dents, mais il ne mord pas. C'est un lion dans le genre de ceux que l'on montre au Cirque olympique. Bonsoir, bête féroce à la rose. Bien des choses chez vous.

Roussel, Jacques et Madeleine remontent la scène et vont rejoindre les Paysans et les Ouvriers qui viennent de rentrer.

SCÈNE X.

LES MÊMES, PAYSANS, PAYSANNES, OUVRIERS, OUVRIÈRES, MUSICIENS, AMIS DE LIONEL.

La nuit est venue pendant les scènes précédentes, et l'on a éclairé de tous côtés. Les musiciens entrent et se placent au fond dans leur orchestre. Un Garçon crie : *En place, les cachets pour la contredanse!* On se groupe autour de lui; on prend des cachets. Pendant ce temps, les amis de Lionel sont également entrés en scène.

LIONEL, *sur le devant du théâtre.*

Ah! je suis furieux, et je me vengerai... je me vengerai. (*A tous ses amis qui sont venus le rejoindre.*) Ah! mes amis, j'ai besoin de vous, de vous tous, et vous allez me donner une grande preuve de votre dévouement et de votre amitié.

ALFRED.

Parle, ordonne, dispose; tu es notre amphytrion, notre chef; nous voilà prêts à t'obéir.

LIONEL.

Eh bien! mes amis, écoutez-moi.

Ici la danse commence au fond du théâtre. Roussel danse avec sa fille. Lionel vient s'asseoir à droite, sur le devant, avec ses amis, et leur parle bas comme pour leur expliquer son projet. Puis, dans un moment où le mouvement de la danse est lent et posé, et où la musique n'est plus jouée qu'en sourdine, leur conversation continue à demi-voix, mais de manière à être entendue du public.

GUSTAVE.

C'est entendu; Jules et moi nous nous chargeons d'éloigner le marchand d'habits, et Edmond se charge de son jeune camarade.

LIONEL.

Toi, Alfred, tu me promets...

ALFRED.

Je te promets d'engager une querelle au milieu du bal, et de la soutenir aussi long-temps qu'il le faudra.

LIONEL.

Et vous tous, vous éteindrez partout les lumières, et vous serez prêts à me prêter main-forte. (*La musique redevient bruyante ainsi que la danse, et le public n'entend plus les jeunes gens. La contredanse se termine. Deux jeunes gens vont accoster le marchand d'habits et Jacques, et semblent les accabler de politesses et de marques d'amitié. Alfred s'approche d'une jeune fille, et paraît l'inviter. A ceux de ses amis qui sont restés près de lui.*) Au revoir, mes amis... au revoir... Je vais vous attendre.

Il sort. Tous ses amis se dispersent.

GUSTAVE.

Dites donc, mon vieux, voulez-vous prendre un verre de vin avec moi?

ROUSSEL, *au deux jeunes gens qui sont venus l'accoster.*

Un verre de vin!... deux si vous voulez, bour-

genis; le marchand d'habits ne boude jamais devant une bouteille. Cascaret, avance à l'ordre.

Il va pour s'attabler avec les jeunes gens à l'extrême droite; mais ils sont repoussés par les danseurs, qui arrivent précipitamment jusque sur le devant de la scène. Roussel, Jacques et les deux jeunes gens remontent d'abord le théâtre et puis disparaissent. Cette seconde partie de la danse est plus vive que la première. Galop à la fin duquel Alfred embrasse Virginie, sa danseuse, maîtresse de Bonicard. Celui-ci, qui achevait de danser avec Madeleine, abandonne sa main, et vient se placer entre Alfred et Virginie.

VIRGINIE.

Finissez donc, monsieur... pour qui me prenez-vous?

BONICARD.

De quoi! de quoi! qu'est-ce qu'il réclame, le moderne?

ALFRED.

Eh bien! après! tu crois me faire peur!

BONICARD.

Monsieur demande un potage : on y va. Monsieur, vous êtes servi.

Il s'avance sur lui en faisant un geste très-expressif.

ALFRED.

Je te dis que je n'ai pas peur. Tiens, vois plutôt si je sais me mettre en garde à ta manière.

Une lutte s'établit entre les deux. Les hommes les entourent, toutes les femmes fuient en désordre.

MADELEINE.

Mon père... O ciel!... Mon père... où est-il?

UN AMI DE LIONEL, *indiquant la gauche.*

Par là, par là, mademoiselle.

Sortie de Madeleine par la gauche, au milieu du tumulte.

LES FEMMES.

Au secours! au secours!...

Le désordre est à son comble; Bonicard et Gustave sont toujours aux prises ensemble et la partie reste indécise. La garde arrive, les lumières sont éteintes de toutes parts. Sortie générale, le théâtre est vide et dans une obscurité complète. Jacques rentre par la droite au dernier plan.

SCENE XI.

JACQUES, *puis un instant après* ROUSSEL.

JACQUES.

Quel est ce bruit? que s'est-il donc passé?... et pourquoi ce jeune homme, qui s'est attaché à mes pas, m'a-t-il séparé de Roussel? qu'est-il devenu? et n'y a-t-il pas là-dessous quelques mystères de perfidie?... Ah! je meurs d'inquiétude!...

L'orchestre exécute en sourdine un des airs sur lesquels on a dansé pendant le bal. On voit reparaître Roussel au troisième plan à gauche, il est gris et fredonne en chancelant :

En avant deux, et allez donc!
Qu'est-c' qui m'étrenn', j' suis pèr' de famille,
En avant deux! qu'est-c' qui s'habille
Chez l' marchand d'habits, vieux galons!

JACQUES.

Ah! Roussel, c'est lui.

ROUSSEL.

Oui, bourgeois, c'est moi, toujours moi. Il est gentil le petit vin que vous m'avez fait boire.

JACQUES.

Mon ami, revenez à vous, je vous en supplie.

ROUSSEL.

Il est gentil, mais il porte à la tête. J'y vois trouble, et je commence à croire que je ne retrouve pas ma route.

JACQUES.

Venez, venez, suivez-moi; il faut...

ROUSSEL.

Il faut me donner encore un litre du même, Cascaret: j'ai soif, j'ai horriblement soif.

MARGUERITE, *au dehors.*

Mon père... mon père.

ROUSSEL.

Hein! plait-il? cette voix...

JACQUES.

Madeleine!

MADELEINE, *au dehors.*

Mon père... mon père.

ROUSSEL, *dégrisé tout-à-fait.*

Ah! je suis un misérable!... Madeleine!... mon enfant!... où est-elle? où est-elle?

On entend le roulement d'une voiture, et les cris de Madeleine s'éloignent et cessent tout-à-fait d'être entendus.

JACQUES.

Enlevée!...

ROUSSEL.

Enlevée!... Ah! Jacques! mon ami, mon fils, ne m'abandonne pas, nous la retrouverons.. N'est-il pas vrai, mon Dieu, que nous la retrouverons? et quel qu'il soit le gredin qui me l'enlève, je le tuerai... oh! je le tuerai!...

Il sort précipitamment avec Jacques

ACTE TROISIEME.

L'ENFANT TROUVÉ.

Un salon chez le baron d'Ervilliers.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADELEINE, LIONEL.

Au lever du rideau, Madeleine marche vers la porte au fond. Lionel, tombé à ses genoux, la retient par la main.

MADELEINE.

Ouvrez-moi cette porte, monsieur, à l'instant même; je veux rejoindre mon père.

LIONEL, *se relevant.*

Ainsi, rien ne peut t'émouvoir?

MADELEINE.

Rien de votre part; non, monsieur, ni vos belles paroles d'amour, qui ne me font battre le cœur que d'indignation et de colère, ni vos menaces... je vous méprise trop pour vous craindre; ni ces richesses que vous osez m'offrir en échange de mon bonneur... non, monsieur; une pauvre fille qui se contente d'une robe de toile pour toute parure est à l'abri de séductions telles que les vôtres... Ouvrez-moi donc, et laissez-moi partir.

LIONEL.

Non pas! cet air de fierté et de sagesse te rend plus belle encore et ne fait qu'augmenter mon amour...

MADELEINE.

Laissez-moi! laissez-moi!

Ici on entend au dehors la voix du marchand d'habits.

ROUSSEL, *au dehors.*

Marchand d'habits! vieux galons!

MADELEINE.

Oh! cette voix!... mais c'est celle de mon père! Mon père!

LIONEL.

En effet!... Mais cette voix est loin, bien loin, et la tienne n'arrivera point jusque là... (*La ramenant sur le devant du théâtre.*) Ah! je t'en supplie, ne sois pas inflexible, ne refuse pas de m'entendre; oui, malgré ta fierté, tes rigueurs, je garde encore l'espérance...

MADELEINE.

Écoutez, monsieur; je vous disais tout-à-l'heure que seule, enfermée avec vous dans cette chambre, où vous m'avez entraînée par la violence, je ne pouvais être ni attendrie par vos prières ni effrayée par vos menaces... Eh bien! je vous dis à présent que c'est à vous de trembler devant moi! Oui, monsieur, tremblez!

Ici le baron d'Ervilliers entre par une porte à la gauche du public et écoute sans être vu par les deux autres personnages.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE BARON.

MADELEINE, *continuant de s'adresser à Lionel.*

Et j'en suis sûre, il se présentera bien quelqu'un pour prendre ma défense, quelqu'un devant qui je pourrai vous redire que vous êtes un infâme!

LE BARON, *qui est venu se placer entre son fils et Madeleine.*

Oui, un infâme!

LIONEL.

Mon père!

MADELEINE.

Son père!... Ah! c'est le mien que j'attendais! Monsieur, protégez-moi!

Elle tombe à ses genoux. Le Baron la fait relever, s'approche d'une table et sonne. Entrent un Domestique et une Femme de charge.

LE BARON, *à Madeleine, après avoir parlé bas à la Femme de charge.*

Ce n'est pas en vain, mademoiselle, que vous aurez imploré mon appui; je veux moi-même vous remettre dans les bras de votre père.

MADELEINE, *écoutant.*

Ah! je ne l'entends plus!

LE BARON.

Dubois, faites atteler ma voiture. (*A Madeleine.*) Allez, mademoiselle.

MADELEINE, *s'inclinant sur sa main.*

Ah! monsieur, je n'espère qu'en vous.

LE BARON.

Dans un instant je vous rejoindrai.

Le Domestique sort par le fond, la Femme de charge et Madeleine par la porte à la gauche du public.

SCÈNE III.

LE BARON, LIONEL.

LE BARON.

Ainsi, monsieur, ce n'était donc pas assez que

le bruit de vos désordres arrivât jusqu'à moi? il vous fallait me forcer d'en être le témoin; il vous fallait choisir ma maison pour le théâtre de vos scandaleuses orgies.

LIONEL.

Monsieur le baron...

LE BARON.

Parlez; que direz-vous qui puisse vous servir d'excuse? Quel nouvel outrage me faut-il attendre de vous? Croyez-vous encore avoir quelque chose à faire pour épuiser ma patience, pour briser le peu de forces qui me restent, et me jeter dans la tombe, où il vous tarde, n'est-ce pas, que je sois descendu?

LIONEL, *regardant une pendule placée sur une console.*

Bientôt dix heures; dans un instant, le docteur va venir. (*Haut et s'approchant de son père d'un air humble et affectueux.*) Monsieur le baron... mon père... (*Le Baron fait un mouvement de répugnance.*) Oh! pardon, je sais trop bien, monsieur, que vous ne m'aimez pas comme on aime son fils, et c'est là peut-être, oui, c'est dans votre aversion pour moi que je pourrais trouver une excuse à ma conduite, à mes folies...

LE BARON.

Assez, assez!

LIONEL.

Mais, non, Dieu me garde d'oser vous accuser, monsieur, pour chercher à me faire moins coupable; non, je tombe d'accord avec vous que rien au monde ne peut me justifier; que je suis indigne de votre pardon, de votre amour... mais la conviction de mes torts envers vous, mais cette haine que je vous inspire, n'ont pu détruire au fond de mon âme les sentimens d'affection et de dévouement que je dois à mon père.

LE BARON.

Comment!... ce langage dans votre bouche...

LIONEL.

A lieu de vous surprendre, je le sais... j'ai si peu d'occasions de vous parler avec confiance! et pourtant, mon père, je vous aime avec toute la tendresse que vous devez attendre de moi; je viens de l'éprouver plus que jamais, tout-à-l'heure, en voyant cette agitation violente que j'avais eu le malheur de causer... Oui, j'en tremble encore, et je sens à mon effroi que j'ai toujours pour vous le cœur d'un fils; aussi, tous les reproches que vous pourriez me faire n'égalent pas ceux que je m'adresse à moi-même; votre santé chancelante exige tant de ménagemens... ne l'ai-je pas remarqué depuis long-temps, et surtout depuis votre dernier voyage en Auvergne, au village d'Anglard...

LE BARON.

D'Anglard!

LIONEL.

Il y a deux ans... Oui, depuis lors, votre chagrin, votre sombre tristesse n'a fait qu'augmenter encore, et vainement je cherche les motifs de cette rêverie profonde qui vient s'emparer de vous et vous absorber tout entier, à peu près à l'heure où nous sommes. (*Pendant les lignes précédentes la pendule a sonné dix heures: le Baron a tressailli; il va lentement et d'un air désespéré s'asseoir à la droite du public. Lionel le suit en l'examinant avec attention.*) Tenez, maintenant encore, mon père, qu'avez-vous? (*Le Baron tombe accablé.*) Au nom du ciel, répondez-moi!

LE BARON.

Dix heures!... N'aurai-je donc pas la force de me vaincre et de chasser loin de moi cet affreux souvenir?

Lionel l'observe toujours et ne perd pas un seul de ses mouvemens.

UN LAQUAIS.

Monsieur le docteur Berthier.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BERTHIER.

LIONEL, *allant à sa rencontre, lui serrant la main.*

Ah! c'est toi, mon ami; je t'attendais, et je te remercie de ton exactitude. Tiens, regarde; ou je me trompe fort, ou tu vas avoir la preuve que ce malheureux vieillard...

BERTHIER.

A perdu la raison, n'est-ce pas?

LIONEL.

Il est du moins bien près de la perdre.

BERTHIER.

Tu me permettras, dans une circonstance aussi grave, de douter long-temps encore, et d'examiner avec une attention scrupuleuse... Il paraît violemment ému, et ses yeux sont remplis de larmes.

LIONEL.

Il ne nous voit pas; il n'a pas même entendu tout-à-l'heure Dubois annoncer ton arrivée.

BERTHIER.

Pardon, monsieur le baron, pardon; c'est moi, qui sur l'invitation de mon ami Lionel...

LE BARON, *d'un air égaré.*

Que me voulez-vous?... Qui êtes-vous?... Laissez-moi.

LIONEL.

Il ne te reconnaît pas; j'en étais sûr.

LE BARON.

Laissez-moi; n'avez-vous pas entendu... dix heures!... Tout est fini pour moi, je ne le verrai plus... Mort! mort!

LIONEL.

Eh bien! tu l'entends, docteur?

BERTHIER.

J'entends; je vois qu'une pensée cruelle, un regret invincible, que vainement il voudrait bannir, le poursuit et l'oppresse... Je vois que sa tête est affaiblie par de longues douleurs, et que, par intervalles du moins, il a quelque peine à rassembler toutes ses idées; mais tout cela, Lionel, tout

cela est insuffisant pour me déterminer à faire la déclaration...

LE BARON.

La déclaration !

BERTHIER.

Tiens, regarde, il revient à lui, et bientôt, je l'espère...

LE BARON, *qui a entendu les derniers mots, et qui regarde enfin avec effroi Lionel et le docteur.*

Qu'avez-vous dit? Ah! je vous reconnais, monsieur le docteur Berthier..... Je comprends le motif de votre visite... La déclaration qui doit jeter dès à présent dans ses mains toute ma fortune, n'est-il pas vrai?... qui doit avant ma mort me rayer de la liste des vivans... Écoutez-moi, docteur, écoutez-moi, et vous jugerez si je suis en démence...

LIONEL.

Mais à quoi bon cette explication, mon père?... et qui peut vous faire supposer...?

BERTHIER.

Monsieur le baron, je ne perds pas une seule de vos paroles.

LE BARON.

Eh bien! lorsqu'ainsi que vous venez de le voir, je sens ma tête s'enflammer, et mes idées se confondre, c'est que malgré moi je suis frappé d'un souvenir cruel, d'un spectacle affreux...

BERTHIER.

Calmez-vous...

LE BARON.

Oui; il y a dix-huit ans, je venais de recueillir la succession de ma femme pour mon enfant, pour mon cher Lionel, dont j'étais le tuteur... A quelque distance du village d'Anglard, en Auvergne, je revenais la nuit à travers les montagnes, j'étais descendu de ma voiture avec une femme qui tenait mon enfant dans ses bras, lorsqu'un orage épouvantable vint à éclater... des monceaux de neige roulaient autour de nous, et quand cet horrible ouragan se calma, je n'entendis plus rien, rien que l'horloge du village qui sonnait la dixième heure du soir... Le son de cette cloche fut pour moi comme un glas lugubre et le signal d'un affreux malheur; je regardai autour de moi; je cherchai, j'appelai mon fils... il avait disparu sous l'avalanche.

LIONEL.

Eh bien! qu'en penses-tu maintenant? Dans ses funestes accès, il rêve toujours qu'il a perdu son fils; alors que je suis auprès de lui, il pleure mon trépas.

BERTHIER, *s'approchant du vieillard avec pitié.*

Comment! est-il donc bien vrai, monsieur le baron, que votre fils est mort?

LE BARON, *relevant la tête, et regardant fixement le docteur et Lionel.*

Mort!... Est-ce que j'ai dit cela, monsieur? est-ce que j'ai pu dire que j'avais perdu Lionel, puisqu'il est là sous mes yeux, me traitant d'insensé, et cherchant à surprendre en moi un geste, une parole, un regard, qui se trouve d'accord avec cet affreux mensonge, avec cette inculpation de folie? Enfin, monsieur, le ciel prit pitié de mon désespoir, et un guide des montagnes, que je rencontrai après quelques heures, me rendit mon enfant qu'il avait retrouvé.. Et le voilà, ce fils, impatient de ne m'avoir plus auprès de lui pour se livrer plus à son aise à la débauche, et dévorer en un instant ces biens que j'ai acquis par de longues années de travail. Vous voyez bien qu'il est un imposteur, lui, et qu'il n'est pas temps encore de me faire interdire.

BERTHIER.

En effet, monsieur le baron, je viens de me convaincre que les craintes de Lionel n'avaient point de motif...

LIONEL.

Que dit-il?

BERTHIER.

N'est-il pas vrai, monsieur? Vous voilà pleinement rassuré, et votre opinion ainsi que la mienne est désormais fixée sans retour. Votre père, monsieur le baron d'Ervilliers, a toute sa raison, et si d'autres que moi osaient mentir à leur conscience au point de soutenir le contraire, je serais toujours prêt à prendre sa défense et à les accuser d'imposture.

LIONEL, *bas à Berthier.*

Malheur à toi, docteur, malheur à toi!

BERTHIER.

Monsieur le baron, je suis désormais tout à vous... Adieu, Lionel... (*A voix basse.*) Envoie-moi ton garde du commerce, je suis prêt à le suivre à Clichy.

Le Baron reconduit le Docteur.

LIONEL, *à part.*

Allons, j'ai eu tort de ne pas m'adresser à un autre.

LE BARON, *se retournant vers lui.*

Sortez, monsieur; je suis encore le maître ici, malgré vos odieuses tentatives, et j'ai toujours le droit de vous chasser de ma présence. Sortez.

LIONEL, *s'inclinant.*

J'obéis, monsieur. (*A part.*) Oh! je ne le perds pas de vue; je saurai bien surprendre en présence de témoin quelque nouvel accès de délire. (*Haut.*) Je me retire, mon père.

Il sort à la droite du public, et reparaît bientôt en épiant le vieillard.

SCÈNE V.

LE BARON, *seul.*

Son père! toujours, toujours ce nom! ce nom qui dut autrefois m'être donné par un autre, un autre que le ciel m'a ravi! Mais tu ne veux pas, mon Dieu! tu ne veux pas que ma raison m'abandonne; car à l'instant devant le docteur j'ai eu le courage de mentir plutôt que d'avouer qu'il n'était pas mon fils... lui! lui!... Non, je ne suis

pas fou, non, je ne veux pas l'être, car j'ai besoin de toutes mes facultés, de toutes mes forces pour soutenir la lutte qui vient de s'engager entre Lionel et moi... N'y pensons plus.

SCÈNE VI.

LE BARON, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *au fond.*

Monsieur le baron, la voiture est prête.

LE BARON.

Ah! c'est bien! Je vais chercher cette jeune fille et la reconduire chez son père.

Il sort à gauche.

VOIX, *au dehors.*

Marchand d'habits, vieux galons!

LE DOMESTIQUE.

Tiens! il me semble que je connais ça.

Il se met à la fenêtre.

SCÈNE VII.

LIONEL, LE DOMESTIQUE.

LIONEL, *rentrant par la droite.*

O ciel! me suis-je trompé? n'ai-je pas encore entendu, mais plus près d'ici cette fois...

LE DOMESTIQUE, *à la fenêtre.*

Oui, c'est cela, c'est cela même. (*Appelant.*) Eh! dites donc, l'homme, le marchand!

LIONEL, *vivement au Domestique.*

Eh bien! que fais-tu donc?

LE DOMESTIQUE.

Oh! c'est une connaissance, le père Roussel, un marchand du Temple, à qui je vends d'habitude la défroque dont vous me faites cadeau... et comme la jeune personne que monsieur le baron veut reconduire a dit positivement à la femme de charge que son père était un marchand du Temple, je vais faire monter celui-ci pour qu'il nous donne des renseignemens.

LIONEL.

Du tout.

LE DOMESTIQUE.

Ça épargnera peut-être une course à monsieur le baron. (*Retournant à la fenêtre.*) Eh! venez donc, venez donc bien vite, père Roussel.

LIONEL.

Mais vas-tu te taire! Je ne veux pas qu'il vienne au contraire, et je te défends...

LE DOMESTIQUE.

Ah! pardon, monsieur Lionel; je ne savais pas: du moment que ça vous contrarie... Pardon! peut-être qu'il n'aura pas fait attention, il ne viendra pas.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ROUSSEL, *paraissant au fond avec* JACQUES.

ROUSSEL.

Me v'là! Qu'est-ce qu'on me veut? faites-vous servir, mais dépêchez-vous; car je ne suis guère en train de faire du commerce.

LE DOMESTIQUE, *intimidé par les gestes de Lionel.*

Dame! père Roussel, c'est que...

ROUSSEL.

C'est que... c'est que... Après? je suis pressé.

LIONEL, *au Domestique.*

Va-t'en.

Sortie du Domestique.

ROUSSEL, *poussant un cri de colère à la voix et à l'aspect de Lionel.*

Ah! lui! c'est lui! le mirliflor du bal de Sceaux!...

JACQUES.

Et sans doute l'infâme ravisseur...

ROUSSEL.

Oui, c'est lui. Oh! ma colère, ma rage en sa présence ne peut pas me tromper.

Tous deux entourent Lionel, et le regardent d'un air furieux et menaçant.

LIONEL.

Eh! que me voulez-vous? laissez-moi. Sortez!

ROUSSEL.

Oh! non pas, non pas; je reste... et malheur à toi cette fois! J'ai pu t'épargner hier au soir, et rire de tes injures... mais à présent, à présent je te tiens entre mes mains, et elles sont solides, vois-tu!

LIONEL.

Insolent!

ROUSSEL.

Je ne te lâcherai pas tant que tu ne m'auras pas fait retrouver mon enfant.

LIONEL.

Votre enfant?

ROUSSEL.

Oh! je me le rappelle bien... A ce bal, ce sont tes amis qui se sont approchés de moi; ils m'ont pris par mon faible, les misérables!... Ils m'ont fait boire, maudit ivrogne que je suis! ils m'ont fait boire pour enlever ma fille. Oh! mais tu vas me la rendre, je le veux! entends-tu? je le veux! Rends-moi, rends-moi ma fille, ou je ne réponds pas de ta vie!

Il le prend à la gorge. Dans ce moment, Madeleine entre vivement en scène suivie du Baron.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE BARON, MADELEINE.

MADELEINE.

Mon père! mon père!

ROUSSEL, *lâchant Lionel et allant embrasser sa fille.*

Ah! Madeleine!

JACQUES.

C'est elle! la voilà.

Tous deux l'entourent.

ROUSSEL.

Ma pauvre Madeleine! Mon enfant, je te revois! je t'embrasse enfin! Ah! je n'y comptais plus, je n'osais plus l'espérer.

MADELEINE.

Mon bon père!

LE BARON, *qui a gagné le milieu du théâtre et se trouve près de Lionel.*

La preuve que je ne suis pas fou, monsieur, c'est que j'ai réparé les fautes, les infamies de celui qui osait m'accuser d'avoir perdu la raison.

ROUSSEL, *à Madeleine.*

Ah! si tu savais tout ce que j'ai souffert, et comme je me suis accusé moi-même d'avoir pu t'oublier un instant! et quand je suis revenu à moi, à la voix de ce brave garçon qui n'a pas voulu me quitter...

MADELEINE.

Mon ami!

ROUSSEL.

J'allais... nous courions les champs... nous arpentions du terrain sans savoir où nous allions, et, la mort dans l'âme, je forçais, je grossissais ma voix pour faire entendre le plus fort possible mon cri habituel, dans l'espoir qu'il arriverait jusqu'à toi... Enfin je t'ai retrouvée!... Embrasse-moi encore, Madeleine. Et vous, monsieur, vous qui me la rendez, que le ciel vous en récompense! (*A Lionel.*) Quant à vous...

Nouveau geste de colère de Roussel et de Jacques.

MADELEINE, *montrant le Baron.*

C'est son fils!

ROUSSEL.

Ah! c'est juste!... par reconnaissance, par pitié pour lui, je ne veux plus même adresser de reproches à ce gredin-là. Bon vieux! avec son bel hôtel, et toute sa richesse, il est plus malheureux que moi.

JACQUES, *qui regarde attentivement le Baron.*

Oui, bien malheureux... mais cet air de tristesse, ces traits, il me semble que ce n'est pas la première fois...

LE BARON.

Eh bien! monsieur, qu'avez-vous donc à me regarder ainsi?

A son tour, il le regarde et paraît se souvenir.

ROUSSEL.

En effet! Qu'as-tu, Jacques? est-ce que tu le connais?

JACQUES.

Peut-être.

Tous quatre forment un groupe dont Lionel est isolé.

LIONEL, *à part.*

Que font-ils donc? ne vont-ils pas nous délivrer de leur présence?

JACQUES.

Monsieur, ne connaîtriez-vous pas le village d'Anglard?

LE BARON.

Anglard!...

Ce mot : *Anglard!* est répété avec une émotion particulière par Roussel, qui paraît rassembler tous ses souvenirs, et reconnaître Jacques pour l'enfant sauvé par lui au premier acte.

JACQUES.

Ah! c'est vous!... Oui, c'est vous, monsieur; il y a deux ans je vous vis au presbytère.

LE BARON.

Deux ans! c'est moi-même.

Mouvement très-marqué de Madeleine et de Roussel.

LIONEL.

Qu'entends-je!

JACQUES.

Et vous êtes le baron d'Ervilliers! c'est à vous alors que cette lettre est adressée?

MADELEINE *et* ROUSSEL.

Lui!

LE BARON *et* LIONEL.

Cette lettre!

JACQUES.

Oui, d'un vieillard dont j'ai recueilli le dernier soupir, et qui à son lit de mort implorait votre appui, votre protection pour le pauvre orphelin.

LE BARON, *lisant de manière à n'être entendu d'aucun de ceux qui l'entourent.*

« J'ai été bien coupable envers vous, monsieur » le baron, et quand je vais paraître devant Dieu, » je vous supplie de me pardonner la fraude que » j'ai commise. Il y a deux ans, quand vous m'a- » vez confié votre douleur, j'ai pleuré avec vous, » et cependant, tremblant de vous voir emmener » l'unique consolation de mes vieux ans, je n'ai » pas eu le courage de vous dire que ce fils dont » vous déploriez la perte était vivant encore. » (*S'arrêtant encore.*) Vivant! O mon Dieu! mon Dieu! cette lettre... (*Regardant autour de lui.*) Tout cela est bien vrai, bien réel, et ce n'est pas un nouveau transport de démence!...

Il reprend sa lettre, et continue de lire bas avec émotion

LIONEL.

Qu'est-ce donc? je ne sais quel pressentiment...

Le Baron lit toujours en regardant Jacques.

ROUSSEL, *bas à Jacques.*

Comme il te regarde! Allons, allons, je crois qu'il ne te recevra pas trop mal.

MADELEINE.

Il trouve du plaisir à vous voir.

ROUSSEL.

Et si, grâce à lui, tu fais fortune, pense un peu à nous quelquefois.

JACQUES.

Mon ami! mon père!...

ROUSSEL.

Et viens m'acheter des habits, encles du Temple, n° 329.

LE BARON, *après avoir achevé sa lecture.*

Ah! qu'ai-je vu? c'est lui! c'est lui!

Il regarde de nouveau Jacques, et veut s'en approcher, lui parler; mais la voix lui manque; sa main se trouve près de la sonnette, qu'il agite violemment. Le salon se remplit de Laquais.

SCÈNE X.

LES MÊMES, DES LAQUAIS.

LE BARON, *rassemblant toutes ses forces, et avec une énergie presque convulsive.*

Que faites-vous ici? qu'on me laisse seul avec mon fils. Qu'on chasse loin de moi l'enfant trouvé, le fils du mendiant, qu'on le chasse. Sortez.

Sa voix s'affaiblit pendant les derniers mots, et il tombe évanoui et comme épuisé par l'effort qu'il vient de faire. Jacques, Roussel et Madeleine vont s'approcher de lui pour lui porter du secours; mais Lionel, qui a suivi tout ce mouvement avec inquiétude, s'élance entre eux et le Baron.

LIONEL.

Sortez. Qu'on exécute les ordres de mon père.

ROUSSEL.

Comment! ses ordres!

LIONEL.

Ne l'avez-vous pas entendu? qu'on me laisse seul avec lui.

ROUSSEL.

C'est vrai pourtant qu'il nous chasse.

JACQUES, *à Lionel.*

Mais, monsieur... monsieur le baron... à l'instant même.

LIONEL.

Sortez!

Les Domestiques font un pas vers Roussel, qui leur montre ses poings en disant :

ROUSSEL.

Ne touchons pas! on s'en va... (*A Jacques.*) Viens, mon garçon; tu croyais trouver ici un protecteur... moi, je ne t'abandonnerai pas. Oh! ne touchons pas, ou j'parle le langage de Saint-Quentin. On s'en va, on s'en va.

Ils sortent par le fond.

SCÈNE XI.

LIONEL, LE BARON.

Lionel, resté seul avec son père et tout en affectant de le secourir, cherche à s'emparer de la lettre remise par Jacques.

LIONEL.

Nous sommes seuls; il faut, il faut enfin que je connaisse ce mystère... et cette lettre... la voilà!

Il va la saisir, le Baron a relevé la tête et devine l'intention de Lionel.

LE BARON.

Encore toi! et il n'est plus là, lui, lui que je voulais, que je n'ai pu presser dans mes bras!... Mais vous ne m'avez donc pas entendu! ce n'est pas lui, c'est vous, vous que je ne veux plus voir. Qui t'a donné le droit de chasser un fils de la maison de son père?

LIONEL, *reculant avec effroi.*

Votre fils!

LE BARON.

Ah! tu voulais jouir sur-le-champ de ma fortune! Insensé, tâche plutôt que tes bras soient forts et qu'il te vienne du courage, car il va falloir travailler pour vivre.

LIONEL.

Comment! et que voulez-vous dire?

LE BARON.

La vérité, que je puis proclamer enfin à la face de tous. Privé d'un fils, de mon pauvre Lionel, infidèle dépositaire des biens laissés par sa mère, pour ne pas m'en dessaisir, je l'avoue à ma honte, je te pris, toi, le fils d'un mendiant...

LIONEL.

Le fils d'un mendiant!

LE BARON.

Et je commis un crime dont tu t'es bien chargé de me punir. Oui, quand je m'efforçais chaque jour de me tromper moi-même et de retrouver en toi cet enfant que j'avais perdu, quand je faisais tout pour te forcer à me chérir, ton égoïsme et ton ingratitude venaient détruire mes plus douces espérances, me briser le cœur et me faire repentir du mensonge qui t'avait donné la place de Lionel. Mais grâce au ciel, je puis la lui rendre. Mon fils! mon fils existe! je l'ai vu! et quoi qu'il doive m'en coûter, j'irai m'accuser moi-même pour te faire justice à toi, et pour lui rendre à lui sa fortune et son nom.

LIONEL.

Sa fortune, son nom!... Ainsi, je ne puis plus en douter, monsieur, et vainement je voudrais me débattre contre cette conviction qui m'écrase et me tue!... Ah! je ne suis pas votre fils! et maintenant je vois clair dans mon cœur, je comprends pourquoi nous ne pouvions nous aimer l'un l'autre, pourquoi cette haine que je lisais dans vos yeux et que je vous rendais au centuple, monsieur le baron. Ah! je ne suis pas votre fils, et je n'ai fait que vous servir pendant vingt années à conserver votre fortune pour être aujourd'hui brisé par vous comme un instrument qui devient inutile! Ah! je ne suis pas votre fils! Merci, merci de cette révélation qui me dispense de tout ménagement, de toute vaine contrainte, et qui me permet de vous traiter en face comme le plus mortel de mes ennemis.

LE BARON, *se reculant avec effroi.*

Taisez-vous, taisez-vous, Lionel.

LIONEL.

Ne m'appelez donc pas Lionel, puisque je ne suis pas votre fils. Ces papiers, je les veux, il me les faut...

LE BARON, *tombant sur un siége.*

Ah! vous me faites peur!

LIONEL.

Livrez-les-moi!

LE BARON.

Jamais!

LIONEL.

Insensé!

LE BARON.

Tu me tueras plutôt, misérable. (*Lionel s'avance vers lui d'un air menaçant; il le regarde encore, et pousse un éclat de rire frénétique et devient tout-à-fait fou.*) Mourir! que m'importe? Ah! je puis paraître devant Dieu maintenant!...

En disant ces mots, il a laissé tomber les papiers. Lionel se précipite et va pour les saisir. Le Baron tombe à genoux auprès des papiers, les reprend vivement, et, tout en regardant Lionel d'un air effrayé, les presse sur sa poitrine avec une force convulsive. Dans ce moment on entend au dehors, à quelque distance de la porte à gauche, la voix d'Alfred, un des amis de Lionel qu'on a vus au premier acte.

ALFRED.

Lionel, Lionel! Eh bien! où est-il donc! il nous invite à souper, et nous ne le trouvons pas! Lionel!

LIONEL, *remontant vers la porte du fond.*

Oui, mes amis, et tout au plaisir. Allez, allez. (*Redescendant la scène.*) Monsieur, je me retire; mais ces papiers qui renferment ma ruine et mon désespoir, je les aurai, monsieur, je les aurai, entendez-vous?

Il sort à gauche après avoir fermé toutes les portes.

SCÈNE XII.

LE BARON, *seul.*

Son plus mortel ennemi, il vient de le dire!... Quel regard! Ah! c'est la mort! oui, la mort... il me tuera maintenant qu'il connaît mon secret, il me tuera pour m'arracher cette lettre, cette lettre, l'avenir de mon fils et la preuve de sa naissance. Mon fils! ah! c'est pour lui surtout que je tremble. (*Il serre vivement et avec inquiétude les papiers dans la poche de son habit, puis dit en parcourant le théâtre avec agitation.*) Mon fils! Il faut fuir! oui, partons!... partons!... Cette porte fermée! cette autre fermée aussi! je suis perdu! perdu!... et lui aussi, mon pauvre enfant!

Après avoir dit ces paroles, il reste comme anéanti, épuisé, et n'ayant plus même le sentiment de sa douleur.

ROUSSEL, *au dehors.*

Marchand d'habits, vieux galons!

LE BARON, *relevant lentement la tête comme s'il cherchait à se souvenir.*

Ah! cette voix! qu'est-ce que c'est donc? Mon Dieu! mon Dieu! je ne me souviens plus. Non, rien! rien!

ROUSSEL, *au dehors.*

Marchand d'habits, vieux galons!

Le Baron court à la fenêtre en poussant un grand cri, comme s'il reconnaissait enfin la voix de Roussel.

ACTE QUATRIEME.

LA ROTONDE DU TEMPLE.

Un coin de l'enclos du Temple. Au fond, la Rotonde. Sur le premier plan, à droite, la boutique de Roussel; à gauche, en saillie, la maison dans laquelle Jacques occupe une chambre mansardée dont l'intérieur à la fin de l'acte (la fenêtre étant ouverte) est visible au public.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCHANDS et MARCHANDES, PASSANS, JACQUES, MADELEINE, FÉLICITÉ et VIRGINIE, *qu'on a vues au premier acte au bal de Sceaux;* LA MÈRE BALITOU.

Madeleine est assise sous l'auvent de la boutique de son père, et travaille à une broderie. Jacques, tout en la regardant et en causant de temps en temps avec elle, range et étale au dehors les divers effets qu'il tire de la boutique. Les autres Marchands, diversement groupés, s'occupent activement de leur commerce, et appellent ou entourent les Acheteurs.

UN MARCHAND.

Entrez, bourgeois, entrez, faites-vous servir!... des matelas, un lit de plume, des couvertures.

LA MÈRE BALITOU.

Chapeaux à vendre! des vieux chapeaux! (*Arrêtant une jeune femme qui traverse le marché.*) Là, voulez-vous une layette, madame? des langes, des couches, des brassières, des béguins? Achetez-moi tout ça... m'est avis que ça ne peut pas tarder à vous servir...

VIRGINIE.

Dieu, qué' bel enfant, pour peu qu'il ressemble à sa mère!

LA MÈRE BALITOU.

Et le père donc! en v'là un beau brun!... Toujours votre même, pas vrai, ma petite dame? un homme superbe!... Oh! c'te tête!... on lui fait des complimens, et elle vous tourne le dos! bé-

gueule, va! ça vous porte des manteaux et des manchons, ça n'a peut-être pas...

Elle déploia une chemise et la montre à ses compagnes.

FÉLICITÉ.

M'est avis que c'est pour le moins une duchesse, ou la femme d'un épicier en gros.

LA MÈRE BALITOU.

Ah! bah! je la connais, une figurante de la Porte-Saint-Martin.

VIRGINIE.

Fille très-méritoire, qui soutient sa mère!

LA MÈRE BALITOU.

Chapeaux à vendre! des vieux chapeaux!

SCÈNE II.

Les Mêmes. — DIVERS MARCHANDS *et autres personnages étrangers à l'enclos du Temple, traversant la scène ou passant dans les deux rues qu'on voit au fond du théâtre.*

UNE FEMME, *portant un éventaire chargé de saucisses, de petits pains, etc.*

Qu'est-ce qui veut dîner à quatre sous par tête? —Des bonnes pommes de terre frites, des bonnes saucisses toutes chaudes?

TOUS.

Moi! moi! moi!

On se groupe autour d'elle, en lui achète. Ici les cris se font entendre à la fois et de tous les côtés du théâtre.

LA MÈRE BALITOU, *dont la voix glapissante domine toutes les autres.*

Chapeaux à vendre! des vieux chapeaux!

Peu à peu le bruit s'apaise, et chacun retourne à sa place. Roussel est entré en scène par la gauche, et s'approche de Jacques et de Madeleine.

SCÈNE III.

Les Mêmes, ROUSSEL, MADELEINE, JACQUES.

MADELEINE, *allant à lui.*

Eh bien! mon père?

ROUSSEL.

Eh bien! mes enfans, rien! rien encore! impossible de le retrouver.

JACQUES.

Malheureux vieillard! que sera-t-il devenu?

ROUSSEL.

Il est fou, tout-à-fait fou, j'en suis trop sûr à présent. Quand hier soir nous l'avons entendu à sa fenêtre crier à son secours, quand il s'est jeté dans nos bras, au risque de se casser le cou, et qu'il nous a suppliés de lui donner un asile, d'abord, je l'avoue, j'étais un peu comme lui, je sentais que j'allais perdre la boule; et vous aussi, n'est-ce pas, mes enfans? et croyant aux dangers imaginaires dont il se trouvait poursuivi, je l'ai emballé dans un fiacre qui est venu nous descendre ici à la boutique; mais en route, est-ce que vous n'avez pas remarqué comme moi que le bonhomme battait la campagne?... Est-ce qu'il ne nous parlait pas d'un tas de balivernes auxquelles nous ne comprenions goutte, d'ouragan, de montagnes, d'enfant trouvé...

JACQUES.

Oui, de moi, moi qu'il a fait hier chasser de chez lui par ses laquais! moi dont le souvenir sans doute le poursuit encore dans sa folie! Pourquoi? je vous le demande?

ROUSSEL.

Je n'en sais rien; mais, une fois ici, au Temple, je voyais de reste à qui j'avais affaire, et j'avais bien envie de le ramener tout bonnement où je l'avais pris, à sa maison; mais, ma foi, il était près de deux heures du matin; j'étais éreinté, et je me suis dit qu'il était temps de terminer ma journée; je lui ai donné ma chambre, et nous avons été nous coucher, moi dans la soupente, et toi dans la chambre en face, mon pauvre Jacques... (*Il montre la maison placée vis-à-vis de sa boutique.*) Et ce matin, quand j'ai été pour souhaiter le bonjour à monsieur le baron d'Ervilliers..... plus personne! votre serviteur... déniché.. impossible de savoir où il était passé..... Seulement, la voisine du n° 327, la mère Balitou, m'a raconté..

LA MÈRE BALITOU.

Chapeaux à vendre! des vieux chapeaux!

ROUSSEL.

Eh! venez donc un peu ici, mère Balitou..... contez leur donc ce qui vous est arrivé avec le vieux monsieur décoré qui a passé la nuit à la maison?...

LA MÈRE BALITOU, *venant avec Virginie, Félicité et deux ou trois autres marchandes se ranger autour de Roussel et des deux jeunes gens*

L'homme à la pièce de 40 francs?

ROUSSEL.

Ah! oui, au fait..... c'est comme ça que tous les voisins l'appellent..... l'homme à la pièce de 40 francs..... La mère Balitou va vous expliquer pourquoi.

LA MÈRE BALITOU.

M'y voilà... Pour lors, j'étais t'occupée à prendre mon café en compagnie de Félicité et de Virginie, lorsque ce vieux monsieur s'est approché de ma boutique; j'y ai tiré ma révérence, et j'y ai fait mes offres de service: Chapeaux à vendre, des vieux.....

ROUSSEL.

Connu, connu!.... continuez, mère Balitou.

LA MÈRE BALITOU.

Il m'a accostée d'un air mystérieux, et m'a demandé une aiguillée de fil.

MADELEINE.

Comment?

LA MÈRE BALITOU.

Oui, du gros fil retors, à emballage; je la lui ai donnée, et devinez ce qu'il voulait en faire, mes enfans; il s'est assis sans façon dans ma boutique, et il s'est mis a recoudre la doublure de son habit qui était déchirée. Pauvre cher homme!

ça vous aurait fait rire, et ça vous aurait fait pitié tout à la fois de voir avec quel soin, quelle attention il faisait cette vilaine besogne... On aurait dit qu'il s'agissait pour lui de l'affaire la plus conséquente de sa vie..... Il travaillait! il travaillait..... Oh! elle tient solidement, allez, sa doublure..... J'ai voulu m'approcher de lui pour lui faire comprendre que ça n'avait pas le sens commun de radouber un habit avec du fil de ce numéro-là!... mais alors il s'est levé, et il m'a regardée avec un air d'inquiétude et de frayeur qui m'a fait de la peine..... Je me suis dit : Il y a du toquage, la cervelle n'y est plus, faut pas le contrarier; et je l'ai laissé finir son ouvrage..... Il m'a saluée poliment, m'a remerciée, et puis il a jeté sur la table cette pièce d'or, un double louis.

VIRGINIE.

Pour une aiguillée de fil..... c'est gentil.

LA MÈRE BALITOU.

Et il est parti sans attendre sa monnaie..... Vieillard respectable, que le bon Dieu me le ramène de temps en temps..... ça ne peut pas me faire de mal. (*Retournant à sa place.*) Chapeaux à vendre! des vieux chapeaux!

ROUSSEL.

Allons! allons! décidément, la voisine Balitou a raison, il est toqué..... Je vas me mettre en route pour le retrouver, si c'est possible..... Au revoir, Madeleine. Toi, Jacques, tâche de mordre un peu au commerce, mon garçon; et moi, je vas en faire un peu, tout en cherchant le bonhomme. Bonjour, les amis, bonjour... Marchand d'habits! vieux galons!

LA MÈRE BALITOU.

Chapeaux à vendre! des vieux chapeaux!

Sortie de Roussel. Tous les autres Marchands regagnent leurs boutiques, et disparaissent en partie pendant la scène suivante. Madeleine et Jacques sont assis à droite sous l'auvent de la boutique de Roussel.

SCÈNE IV.

MADELEINE, JACQUES, LES MARCHANDS et MARCHANDES.

JACQUES, *hochant la tête après le départ de Roussel.*

Tâche de mordre un peu au commerce, m'a-t-il dit..... Ah! j'ai bien peur....

MADELEINE.

Et moi aussi, monsieur Jacques, j'ai bien peur que jamais notre profession ne vous convienne.

JACQUES.

Dame! je ferai mon possible, mademoiselle; mais je ne réussis guère jusqu'à présent.

MADELEINE.

Aussi, c'est peut-être votre faute; vous regardez toujours par ici.. ..

JACQUES.

De votre côté..... c'est plus fort que moi.....

MADELEINE.

Et vous ne songez pas.....

JACQUES.

Aux acheteurs..... mon Dieu! non; mais eux, comment font ils donc pour ne pas songer à vous? pour s'occuper d'autre chose? Vous êtes si jolie! vous avez l'air si doux, si aimable!

MADELEINE.

Ah! cela n'est pas bien! voilà que vous me faites des complimens comme les beaux messieurs, monsieur Jacques.

Ici Lionel a paru dans une des rues au fond du théâtre; il descend la scène à gauche et écoute, tout en faisant semblant de marchander quelque chose auprès de Virginie et de Félicité. Jacques et Madeleine continuent de se parler sans le voir.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LIONEL.

JACQUES.

Des complimens, moi! je ne sais pas ce que c'est, mademoiselle; je vous dis tout ce que j'ai dans l'âme, tout ce que je pense..... Je suis venu à Paris désespéré, sans ressources, maudissant ma destinée, et depuis que je vous ai vue, il me semble que je suis moins malheureux..... Oui, quoique pourtant j'éprouve toujours un sentiment de tristesse que je ne puis vaincre, en pensant à cet homme auquel j'avais été adressé par mon bienfaiteur, ce baron d'Ervilliers.

LIONEL, *à part.*

Le baron?

JACQUES.

Qui m'avait paru si bon la première fois que je l'avais vu dans notre village, et qui m'a repoussé loin de lui avec dédain, avec fureur..... Je devrais oublier cela..... et ne pas songer même à l'étrange aversion que je lui inspire : un insensé!

LIONEL, *à part.*

Qu'entends-je? ils ne savent rien encore?

JACQUES.

Et pourtant, malgré moi, cette aversion m'afflige..... il nous a quittés.... et cette absence m'inquiète..... Je me demande ce qu'il est devenu, où il est en ce moment, et la pensée qu'il souffre peut-être ne me laisse pas un instant de repos.

VIRGINIE, *à Lionel, en lui présentant des étoffes.*

Voici, monsieur!

LIONEL.

J'enverrai prendre cela dans la journée.

VIRGINIE.

A votre aise, monsieur.

LIONEL, *à part.*

Ah! le baron n'est plus avec eux?... et ce papier n'est pas entre leurs mains? Je n'ai pas perdu tout espoir. (*Haut, à Virginie.*) Adieu, ma belle enfant.

VIRGINIE.

Adieu, monsieur.

Il s'éloigne par le fond.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *excepté* LIONEL.

MADELEINE, *à Jacques.*

Là! voilà encore un monsieur qui vient d'acheter chez les voisins!

JACQUES.

Voyez-vous, mamselle Madeleine, ce qui m'empêche de bien faire mon état... c'est vous, vous, qui êtes là, toujours auprès de moi, et qui êtes cause...

MADELEINE.

Ah! vous vous plaignez que je sois près de vous! vous voulez me quitter?

JACQUES.

Oh! non.

MADELEINE.

Mon père, dont vous parlez, ne le voudrait pas, lui. Ne sommes-nous pas convenus avec lui que nous serions frère et sœur?

JACQUES, *avec hésitation.*

Frère... et sœur!

MADELEINE.

Il l'a dit, et dès à présent il vous regarde comme son autre enfant... l'avez-vous oublié?

JACQUES.

Non, mais...

MADELEINE.

Mais...

JACQUES.

Tenez, Madeleine... je suis bien injuste, bien exigeant, n'est-ce pas? il me semble que ce n'est pas assez pour moi de l'amitié d'une sœur, et je me dis que, si un jour, avec le temps, je pouvais me créer une existence indépendante, et vous offrir de la partager avec moi, si enfin je pouvais vous appeler ma femme...

MADELEINE.

Ah!... votre femme!

JACQUES.

Alors, nous serions bien réellement les deux enfans du père Roussel, et ses intentions seraient tout-à-fait accomplies... Eh bien! vous ne répondez pas! vous éloignez votre main que tout-à-l'heure vous laissiez sans hésiter dans la mienne... Est-ce que vous m'en voulez, mademoiselle, d'avoir eu de pareilles idées?

MADELEINE.

Mais vous n'y pensez pas, monsieur Jacques! vous parlez d'une existence indépendante, et voyez combien nous en sommes loin l'un et l'autre; nous n'avons rien, et vous ne pourrez jamais, dites-vous, vous habituer à la profession de mon père.

JACQUES.

Mais si je m'en faisais une autre!... Paris est une ville de ressources, n'est-ce pas?... et avec du courage, de la persévérance...

MADELEINE.

Que ferez-vous?

JACQUES.

Celui qui a pris soin de mon enfance m'avait fait donner des leçons de dessin et de peinture, et il m'assurait que j'avais tout ce qu'il fallait pour réussir; moi-même, je sentais là que j'arriverais un jour, et la pensée de me distinguer dans cet art, objet de mes plus chères études, fut longtemps ma seule espérance, mon unique rêve d'avenir... car alors je ne vous avais pas vue... Tenez, regardez un peu, mademoiselle, et dites-moi si vous croyez qu'en effet j'aie quelques dispositions...

Il lui montre un dessin.

MADELEINE.

Quel est ce dessin? Oh! le joli paysage!

JACQUES.

Et là, autour de cette table, voyez-vous ces trois personnes, cette jeune fille?

MADELEINE.

Ah! mon Dieu! mon père... et moi, je crois... et vous-même, monsieur Jacques; c'est qu'en vérité, il y a déjà un commencement de ressemblance.

JACQUES.

Oh! ceci n'est que l'esquisse du tableau que j'ai commencé cette nuit; et la prochaine, en quelques heures de travail tout sera terminé, mademoiselle.

MADELEINE.

A merveille! vous voilà déjà une profession toute trouvée, mon ami; mon père saura bien vous procurer des pratiques, et l'on vous commandera toutes les enseignes du quartier.

JACQUES.

Hein! plait-il?... (*A part.*) Et voilà tous mes beaux rêves d'artiste! peintre d'enseignes!... Mais qu'importe, après tout? je travaillerai, je ne serai à charge à personne; je travaillerai pour celui qui m'a si généreusement accueilli dans ma misère, pour vous, mademoiselle, et d'abord, au point du jour votre père sera tout étonné de trouver là comme par miracle...

MADELEINE.

Son enseigne!...

JACQUES.

Roussel, marchand d'habits, 329, *au Bal de Sceaux.*

MADELEINE.

Oh! quelle sera sa joie! sa surprise! Vous ne lui en direz rien, monsieur Jacques.

JACQUES.

Non, mais vous me permettrez, mademoiselle, de ne pas renoncer à mes espérances, et de vous aimer encore plus.... ou du moins autrement qu'une sœur.

MADELEINE, *souriant.*

Nous verrons!

ROUSSEL *entra au fond et les voit; il vient se placer entre eux au moment où Jacques vient de baiser la main de Madeleine. Il leur crie aux oreilles.*

Hein! plait-il?... vous dites...

Les deux jeunes gens se séparent brusquement l'un de l'autre.

MADELEINE.

Mon père!

JACQUES.

Monsieur Roussel!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ROUSSEL.

ROUSSEL, *avec colère.*

Oui, le père Roussel, qui rentre sans avoir réussi dans ses recherches... seulement, je viens de rencontrer sur ma route monsieur Lionel d'Ervilliers qui a eu l'impudence de m'adresser des reproches parce que j'avais, disait-il, entraîné son père loin de sa maison, et qui m'a menacé de se plaindre au commissaire de police, au procureur du roi...., est-ce que je sais, moi? Oh! ça ne m'a pas fait peur; je sais ce que j'ai à craindre de ces menaces-là; mais ça m'a mis dans une fureur!... et pour m'achever je vois à mon retour que mon commerce doit aller beaucoup plus mal depuis que j'ai augmenté mon personnel... Savez-vous, monsieur Jacques, qu'il y a de quoi désachalander une boutique du Temple quand on y fait le troubadour?... On ne doit pas être amoureux dans le moment de la vente.

JACQUES.

Amoureux!

ROUSSEL.

Eh bien! oui, amoureux... fichtre!... comme ça vous prend, mon gaillard!

JACQUES.

Pardon, pardon, monsieur Roussel; mais mademoiselle Madeleine m'avait fait espérer...

ROUSSEL.

Eh bien! c'est ça! mamselle Madeleine a une volonté ici! c'est elle qui est le marchand d'habits et le maître de la maison; mamselle Madeleine est mon père, je suis sa fille... allons, faites-moi la cour alors!

MADELEINE.

Mon père, je n'ai rien promis à monsieur Jacques; mais vous-même, est-ce que vous ne l'aimez pas déjà comme votre fils?

ROUSSEL.

Qu'est-ce qui vous dit le contraire?... Eh bien! oui, vilains enfans, plus tard, quand je ne serai pas d'une humeur massacrante comme aujourd'hui, nous tâcherons d'arranger cela avec les parens de la fille; aimez-vous tous les deux pendant quelque temps, nous verrons à faire une bonne petite maison à nous trois; faites-vous les yeux doux le temps ordinaire qui précède le mariage... mais le commerce? cristi!... le commerce! qu'on n'oublie pas le commerce! ça fait bouillir la marmite, et la marmite fait bouillir le sentiment... Comme dit un sage de la Grèce : l'amour est une bonne chose tant qu'il y a du pain sur la planche, avec un peu de fricot... Règle générale : quand il passe quelqu'un, laissez l'amour là... vous le reprendrez plus tard. (*Ici un chaland passe, et Roussel lui crie:*) Un joli habit, monsieur! une redingote, un habit de garde national, un bonnet à poil. (*Il revient aux jeunes gens.*) S'il se croit bien habillé, celui-là qui méprise mes effets! excusez... je sors d'en prendre. (*A un autre passant.*) Un chapeau tout neuf, monsieur; des bottes à l'écuyère, bon marché!... Allons, bon! encore un qui ne mord pas! comment! il ne me viendra pas un chaland sur qui je fasse tomber toute ma mauvaise humeur... cristi! (*Un troisième passant s'est approché de sa boutique.*) Tiens! Jacques, décroche cette redingote-là à monsieur; prends garde qu'elle ne se déchire! (*Il affuble le nouveau venu de la redingote que Jacques a décrochée.*) Voyez-vous, monsieur, c'est tout neuf... Oh! c'est très-délicat, ça se casse comme du verre.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN CHALAND.

LE CHALAND.

V'là une manche qu'est trop large.

ROUSSEL.

Tant mieux, c'est ce qu'il faut, ça ne gêne pas... au moins avec ça on a l'air d'un homme qu'est à son aise.

LE CHALAND.

Celle-ci est trop étroite.

ROUSSEL.

Tant mieux, c'est la mode! Il n'y a rien d'exécrable comme les manches larges... ça ne se porte plus... Dieu! êtes-vous bien habillé! n'est-ce pas, Madeleine?

MADELEINE.

Le fait est que monsieur est superbe comme ça...

LE CHALAND.

Cependant je sens bien que ça me gêne un peu.

ROUSSEL.

Impossible... n'est-ce pas, Madeleine?

MADELEINE.

Non, mon père... ça ne peut pas gêner monsieur.

JACQUES.

Il me semble qu'elle ne va pas trop b...

ROUSSEL, *bas.*

Vas-tu te taire? Si tu veux être mon gendre, prends des leçons et profite.

LE CHALAND.

Allons, voyons, combien?

ROUSSEL.

Cinquante francs, tout au juste.

LE CHALAND.

Cinquante francs! merci! il me prend pour un Jobard, le marchand d'habits!

ROUSSEL.

Eh bien! quarante francs pour vous; je vois que j'ai affaire à un malin.

LE CHALAND.

Quarante francs! ah! bien oui! nous sommes trop loin de compte, mon brave homme.

Il veut ôter la redingote.

ROUSSEL.

Vingt-cinq.

LE CHALAND.

Pas si bête!

ROUSSEL.

Enfin, votre prix?

LE CHALAND.

Dix francs.

ROUSSEL.

Vous mettrez bien cinquante centimes.

LE CHALAND.

Pas un liard; dix francs, ou je m'en vas.

Il veut encore ôter la redingote.

ROUSSEL.

Tope! va pour dix francs pour avoir votre pratique; mais vous pouvez vous flatter d'être drôlement habillé!

Le Chaland paie et s'en va; sa tournure avec la redingote qu'il vient d'acheter doit être très-grotesque.

SCÈNE IX.

ROUSSEL, JACQUES, MADELEINE.

JACQUES.

Comment! dix francs une redingote que vous lui faisiez cinquante francs!

ROUSSEL.

Laisse donc tranquille, il est dedans, le malin! ça vaut cent sous bien payé, et encore... (*Criant au chaland qui s'en va.*) Au revoir, monsieur! quand il vous faudra quelque chose!... (*Revenant auprès des deux jeunes gens.*) Ah! enfin!... ça va mieux... j'étais si en colère ce matin... et puis, c'te idée du mariage de ma fille, de ma position de beau-père... ça m'a tellement troublé... je crois que j'ai vendu c'te redingote-là le double de sa valeur.

JACQUES.

Eh bien! faut-il que je le rappelle? (*Criant.*) Monsieur!

ROUSSEL.

Non, c'est inutile; nous rattraperons cela sur autre chose

Le baron d'Ervilliers entre en scène à l'extrême gauche, et tous les Marchands et Marchandes s'empressent autour de lui.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE BARON D'ERVILLIERS MARCHANDS *et* MARCHANDES.

FÉLICITÉ.

Ah! ah! c'est l'homme à la pièce de quarante francs!

UN MARCHAND.

Un joli habit, monsieur! un paletot superbe bon marché!

ROUSSEL.

Hein! qu'est-ce que c'est? encore une pratique... attention! Voilà, bourgeois, voilà! marchand d'habits! vieux galons! (*La voix de Roussel fait tressaillir le baron; il se tourne vers lui et le regarde attentivement. Roussel le reconnaît.*) Ah! mon Dieu! je n'ai pas la berlue... c'est lui! c'est le baron d'Ervilliers!

JACQUES *et* MADELEINE.

Le baron!

LE BARON, *montrant Roussel.*

Laissez-moi! c'est à lui, à lui seul que je veux avoir affaire.

UN MARCHAND.

A lui!... allons, bon! v'là le père Roussel qui nous enlève de nouveau c'te pratique-là!

De ce moment le Baron regarde Jacques; il porte la main à son front comme pour chercher à se souvenir. Émotion de Jacques.

Mme BALITOU.

Au fait, elle n'est pas mauvaise, dites donc, voisin, la pratique; je vous la recommande, d'autant plus que c'est la dernière, car v'là la nuit...

ROUSSEL.

Plaît-il, voisine?

Mme BALITOU.

Chapeaux à vendre! des vieux chapeaux!

Chacun retourne à sa boutique.

LE BARON, *pleurant en regardant toujours Jacques, et en paraissant le reconnaître.*

Ah!... lui!... toujours! toujours lui!... pardonne-moi, mon ami, mon fils.

LES TROIS AUTRES PERSONNAGES.

Son fils!

ROUSSEL.

Pauvre homme!... ce que c'est que de nous!..

Depuis l'entrée du Baron, la nuit a commencé à venir, tous les Marchands ferment leurs boutiques. Un allumeur vient éclairer deux réverbères placés dans les rues qui se trouvent au fond à droite et à gauche et se prolongent en perspective. Tous les autres réverbères sont également éclairés au lointain, à perte de vue, ce qui change la face du décor. Roussel, sa fille, Jacques et le Baron restent seuls en scène.

SCÈNE XI.

JACQUES, ROUSSEL, MADELEINE, LE BARON.

On a fait asseoir le Baron sous l'auvent de la boutique. Roussel et les trois autres s'empressent autour de lui.

LE BARON.

Merci, merci, mes bons amis, de l'asile que j'ai reçu de vous... Enfin, je me suis dérobé à ses regards, à ses poursuites, et sans vous peut-être, il parviendrait à me rejoindre.

TOUS.

Qui donc?

LE BARON.

Lui! lui, dont la vue m'est devenue plus que jamais odieuse!... Lui! vous ne comprenez donc pas, l'enfant trouvé? il me cherche!

JACQUES.

Encore!

ROUSSEL.

Que diable veux-tu raisonner avec un fou, mon garçon? dans la même minute il te déteste et il t'adore... Tiens, le v'là qui te donne des poignées de main, et qui t'embrasserait au besoin, si tu le laissais faire.

LE BARON, *à Jacques.*

N'est-ce pas que tu me défendras, toi? n'est-ce pas que tu l'empêcheras d'arriver jusqu'à moi? Je sais ce qu'il veut, c'est... c'est... Attendez, j'oublie toujours... Ah! là! là!

Il met la main sur son habit.

ROUSSEL.

Plaît-il? Il veut votre habit, monsieur le baron, Il a une singulière idée! Moi, je ne dis pas, c'est mon état de vendre des habits.

LE BARON.

Celui-là... celui-là vaut plus cher que tu ne penses.

ROUSSEL, *à Jacques, en montrant le Baron.*

Est-ce qu'il voudrait le vendre, par hasard?... un richard comme lui! v'là une drôle de folie!

LE BARON.

Celui-là, c'est une fortune.

ROUSSEL.

Oui, certainement. (*Bas.*) Faut flatter sa manie, ça ne coûte rien. (*Haut.*) Oui, c'est une fortune, et je donnerais pour l'avoir toute la mienne, si j'en avais une.

LE BARON.

Mais, cet habit, je le garde! je ne puis m'en dessaisir en faveur de personne. Non, personne... que toi, mon fils, mon cher Lionel.

JACQUES.

Son fils!

ROUSSEL.

Allons, bon! v'là qu'il t'appelle Lionel à présent, et qu'il t'offre de te faire cadeau de son vieil habit noir!

Ici on entend un commencement d'orage. Le tonnerre gronde, mais tout-à-fait au lointain. Petit mouvement d'effroi du Baron.

LE BARON, *tressaillant.*

Ah! l'orage!

ROUSSEL.

Diable! v'là le temps qui se brouille. Monsieur le baron, cette fois-ci nous allons décidément vous reconduire à votre hôtel.

LE BARON, *se levant avec effroi.*

Non! oh! non, je ne le veux pas, je l'y retrouverais encore, lui! et je ne te verrais plus, toi, mon pauvre Lionel. Oh! je ne le veux pas. Je vous en supplie, mes amis, permettez-moi de rester auprès de vous... Par grâce, par pitié, ne me refusez pas, ne me séparez pas de mon fils!

Il est tombé à leurs genoux. La jeune fille et Jacques le font relever.

ROUSSEL.

Son fils! Allons, il y tient; et tout-à-l'heure, au surplus, il ne fera pas bon de rester dans la rue. Jacques, tiens compagnie à monsieur le baron; et toi, Madeleine, viens m'aider à lui préparer sa chambre... Si son fils vient le réclamer, on le lui rendra, et je lui prouverai bien que je n'ai pas peur de ses menaces. A tout-à-l'heure, monsieur le baron!

Il entre avec Madeleine dans sa boutique.

SCÈNE XII.

JACQUES, LE BARON.

LE BARON, *toujours assis sous l'auvent de la boutique, et faisant signe à Jacques de venir le rejoindre.*

Eh bien! nous voilà seuls, Lionel.

JACQUES.

Lionel! toujours, toujours ce nom!

LE BARON.

Viens, viens donc, mon ami, mon fils; viens à mes côtés, que je te voie, que je t'embrasse encore.

JACQUES, *à part.*

Que de chagrin est empreint dans ses regards, et combien il a souffert peut-être avant d'en venir à cet état de dégradation, de folie!

LE BARON.

Tu ne me dis rien, et tu sembles vouloir te dérober à ma tendresse! et depuis que je t'ai revu, tu ne m'as pas encore appelé ton père! Oh! je t'en conjure, ce nom qui ne m'a jamais été adressé que par un ennemi, et que de toi j'aurais tant de plaisir à entendre, ce nom, ne me le refuse pas!

JACQUES.

Eh bien! mon père... (*A part.*) Disons comme lui, puisqu'il y trouve un instant de bonheur... Je ne sais pourquoi, c'est plus que de la pitié qu'il m'inspire. (*Haut.*) Vous pleurez, monsieur le baron?

LE BARON.

Oui, je pleure de joie, parce que je t'ai retrouvé. Écoute, écoute, Lionel; maintenant que nous nous comprenons bien, que je t'ai embrassé et

que tu m'as appelé ton père, maintenant que tu as ta place auprès de moi, dans ma maison, et que je n'ai plus à craindre qu'on vienne t'en arracher, il faut que tu te charges pour moi de remplir un devoir.

JACQUES.

Parlez.

LE BARON.

A toi mes biens, mon nom, toutes mes richesses; à toi eet babit, c'est tout dire.

JACQUES, *à part.*

Pauvre vieillard !

LE BARON.

Mais à lui, que j'ai chassé de chez moi, et qui est maintenant sans asile, à l'enfant trouvé que je hais tant, et dont le souvenir seul me transporte de colère, tu feras remettre... ce portefeuille.

JACQUES.

Monsieur...

Pendant le commencement de cette scène, le bruit de l'orage qui grondait d'abord au lointain s'est un peu rapproché; on voit de temps à autre briller des éclairs; la pluie commence à tomber. Jacques et le baron sont à l'abri sous l'auvent de la boutique.

LE BARON.

Prends, te dis-je; quelque aversion que j'aie pour lui, je ne puis songer à sa misère d'à présent sans un mouvement de pitié; je ne veux pas qu'il manque de pain ou d'asile... Ce portefeuille, tu le lui remettras.

JACQUES.

Mais, monsieur le baron...

LE BARON.

Je l'exige !

Malgré lui, Jacques a pris le portefeuille que le vieillard lui a mis dans les mains, et il fait encore un geste pour le lui rendre, lorsque rentrent Madeleine et Roussel.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MADELEINE, ROUSSEL.

MADELEINE, *reparaissant sur le seuil de la boutique.*

Monsieur le baron, votre chambre est prête, et si vous voulez bien me suivre...

Elle vient lui offrir le bras, le Baron se laisse conduire en regardant toujours Jacques. Lionel a disparu à l'entrée de Roussel et de sa fille.

JACQUES, *à Madeleine, en se rapprochant d'elle.*

Mademoiselle Madeleine, si vous saviez...

ROUSSEL, *entrant, et le séparant de Madeleine.*

C'est bien, c'est bien, mon garçon, tu lui parleras d'amour au lever de l'aurore.

JACQUES.

Mais, monsieur Roussel...

ROUSSEL.

Maintenant, chacun chez soi, ta place est là-haut, et toi, par là. Bonsoir !

MADELEINE.

Bonsoir, monsieur Jacques.

LE BARON.

A demain, mon fils, à demain!

Il entre dans la boutique en la regardant toujours.

SCÈNE XIV.

JACQUES, *seul, répétant machinalement.*

A demain! Chose étrange que la folie de cet homme, qui me témoigne tant d'affection quand il me prend pour son fils... son fils ! Il m'aime donc bien, tout indigne qu'il me paraisse être, et moi, moi l'enfant trouvé, comme il m'appelle, et qu'il a fait chasser par ses laquais !... Chacune de ses paroles est une nouvelle preuve de la haine incroyable que je lui inspire; et cependant, par un retour de pitié plus étrange encore peut-être, il s'occupait à l'instant de moi, de mon avenir, il me faisait l'aumône. Oh! son or, je saurai bien le lui rendre; je n'en veux pas, je n'en veux pas ! (*Le bruit de l'orage recommence un peu plus rapproché que tout-à-l'heure*) Allons, la nuit est profonde, et cet orage n'est pas loin d'éclater; rentrons, je vais travailler. (*Il montre sa maison, placée à gauche en biais, et sa fenêtre, qui est très-visible pour le public.*) Tout en terminant l'enseigne du père Roussel, de là, j'aurai les yeux sur la fenêtre de Madeleine. Rentrons.

SCÈNE XV.

LIONEL, JACQUES, *à sa fenêtre.*

Jacques frappe à la porte de l'allée. On lui ouvre, et il disparaît. A la fin de son monologue, Lionel est rentré par le fond en le suivant des yeux. Au même moment, une patrouille allant de la droite à la gauche a traversé le fond du théâtre. L'orage s'est rapproché davantage, et la pluie commence à tomber.

LIONEL, *désignant Jacques, qui vient de disparaître.*

C'est lui ! lui que je hais, car je vais lui être sacrifié, lui dont pendant si long-temps son père a déploré la perte, et que le ciel, que mon mauvais génie a conservé et fait reparaître aujourd'hui pour ma ruine, pour mon désespoir... Oh! malheur à l'un de nous deux, malheur! A moi désormais, a dit le baron, à moi la misère, le travail... Ah! jamais! un tel changement dans mon existence, c'est la mort... Eh bien ! eh bien ! l'un de nous deux doit mourir!

Pendant les lignes précédentes, Jacques a paru avec une lumière à la fenêtre de sa mansarde travaillant à son tableau. L'orage éclate tout-à-fait, la pluie tombe. Jacques ferme vivement la fenêtre. Lionel va s'abriter sous la rotondo. Dix heures sonnent.

SCÈNE XVI.

LIONEL, *caché;* JACQUES, *dans sa maison à gauche;* LE BARON, *à la fenêtre de Roussel.*

LE BARON, *en délire.*

Dix heures !... et cet orage... toujours... Pitié, mon Dieu, pitié !... Dussé-je périr, je ne veux pas

d'un instant de repos, tant que tu ne m'auras pas rendu mon fils. (*Au fond, des passans traversent le fond du théâtre sous l'abri de leurs parapluies. En ce moment, la fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvre, le Baron en sort et s'élance en scène. Nouveau coup de tonnerre. La foudre tombe au pied du banc qu'il vient de franchir.*) Que s'est-il donc passé, mon Dieu? où suis-je?

L'orage s'apaise, la pluie cesse.

JACQUES, *à sa fenêtre.*

Allons, encore deux ou trois coups de pinceau, et je suis prêt. Du courage!

LE BARON, *revenant à lui.*

Ah! je me rappelle... oui, je crois... oui, tous mes souvenirs me reviennent, tous... Mon enfant, le ciel me l'a rendu... Ces papiers qui doivent prouver sa naissance, ils sont là, oui, là... Ici, le Temple, la maison de Roussel, et par là, par là, celle qu'il doit habiter lui... Oui, mon fils, mon fils! (*Il descend la scène et aperçoit la lumière de la mansarde.*) Je le vois, c'est lui, c'est lui!

En disant ces mots, il marche machinalement vers la maison à gauche. Lionel quitte la Rotonde et descend lentement la scène. L'obscurité est trop grande sur le devant du théâtre pour qu'il puisse voir le Baron.

JACQUES, *se levant et serrant ses pinceaux.*

Je descends, j'ai fini.

LIONEL, *placé à son tour en face de la mansarde.*

Il va venir; les deux héritiers du baron d'Ervilliers vont se trouver en présence, et nous verrons qui l'emportera.

Il marche vers la maison de Jacques; le bruit de ses pas fait retourner le vieillard, et tous deux se trouvent face à face.

LE BARON.

Lionel!

LIONEL.

Le baron!

LE BARON.

Toi ici! qu'y viens-tu faire?... ce poignard dans ta main... Ah! misérable, tu venais assassiner mon fils!

LIONEL.

Taisez-vous, monsieur, taisez-vous!

LE BARON.

Me taire, quand il y va des jours de mon enfant!... Oh! non, non.

Il s'avance vers Lionel, qui fuit machinalement devant lui.

LIONEL.

Laissez-moi! laissez-moi!

LE BARON.

Non, je m'attache à tes pas, pour apprendre à chacun que tu n'es pas mon fils, et pour dire que tu es un assassin.

LIONEL.

Vous tairez-vous? vous tairez-vous?

LE BARON, *le poursuivant toujours.*

Assassin! assassin!

Ils disparaissent derrière la Rotonde.

SCÈCE XVII.

LE BARON, ROUSSEL, JACQUES.

ROUSSEL, *se montrant à une fenêtre.*

Des cris! Oui, de ce côté! (*Gémissement dans la coulisse.*) Encore! Ah! courons...

Il disparaît de la fenêtre; un instant après il est sur le seuil de la porte.

JACQUES, *sortant doucement de la porte à gauche, son tableau à la main, et se dirigeant vers la boutique.*

Madeleine, tu seras contente de moi, et demain à son réveil ton père... (*Le Baron a reparu la poitrine ensanglantée, et vient en chancelant tomber jusque sur le devant de la scène.*) Ciel! monsieur le baron!

ROUSSEL.

Un homme assassiné! Vous, vous, monsieur le baron!... Au secours!

Tout le monde paraît.

LE BARON, *soutenu par Roussel et Jacques.*

Oui, frappé à mort par lui! (*Tout le monde a descendu la scène. Continuant sans rien voir.*) Mon ennemi impitoyable, lui, lui, l'enfant trouvé!

ROUSSEL.

Jacques!

TOUS.

Jacques!

JACQUES.

Moi! moi! Grand Dieu!

Il est à ses genoux. Le Baron rouvre les yeux, regarde Jacques, et paraît le reconnaître. La patrouille a reparu au fond, s'est approchée, et le Sergent, sur l'indication de ceux qui l'entourent, vient mettre la main sur l'épaule de Jacques toujours à genoux auprès du Baron. Tous ces derniers mouvemens se sont exécutés en un clin-d'œil.

ACTE CINQUIEME.

LE MAGASIN DE COSTUMES.

Une vaste boutique pleine de costumes de toute espèce, des mannequins, des armures et des meubles gothiques, etc. Au fond, à la face du public, la porte d'entrée donnant sur le Palais de Justice. Une petite porte latérale au dernier plan, à droite, donnant également à l'extérieur. Du même côté, au premier plan, une grande armoire en saillie. En face, une porte conduisant à une chambre voisine.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROUSSEL, *seul*.

Il tient entr'ouverte la porte de l'armoire à droite, et regarde avec la plus grande émotion. A l'extérieur, beaucoup de bruit, cris de joie, musique grotesque, cornet à bouquin; on voit passer des masques, etc. Enfin, le bruit s'apaise, ou du moins ne se fait plus entendre qu'au lointain.

ROUSSEL, *fermant l'armoire, et se retournant vers le fond.*

A merveille! toujours le même tapage depuis ce matin... C'est tout simple, le carnaval! on rit, on s'amuse, on se divertit par là, tandis qu'ici... (*Il regarde avec douleur vers la porte à gauche*) Ma fille, désespérée, souffrante... Oh! mais avant peu... *Regardant l'armoire.*) Ce que je viens de découvrir là... là!... (*Avec une sorte de folie.*) Oh! je rirai aussi peut-être, moi, qui depuis six mois en avais perdu l'habitude... (*Remontant la scène, et appelant.*) François! François! (*Entre un garçon. Roussel se met vivement à une table et écrit quelques lignes*) Attends, attends une seconde! vite, bien vite, mon garçon, chez le docteur Berthier... va. cours, ne perds pas un instant. (*A lui-même, en parcourant le théâtre avec agitation.*) Oh! fera-t-il ce que je lui demande? pourra-t-il attirer dans ce magasin de costumes la personne dont je lui parle?..... Remettons-nous... tâchons de respirer un peu, et de continuer mon commerce sans nuire à mon projet. On m'a mis à la tête de ce magasin, j'ai accepté, j'ai quitté le Temple, et je suis venu m'établir ici, rue de la Barillerie, tout près du Palais de Justice et de la Conciergerie. ... Oh! mais jusqu'à ce jour, je n'avais guère la tête à moi; je faisais tout de travers, je mêlais tout, j'embrouillais tout; je mettais sur le dos d'un débardeur une bosse de polichinelle, et j'habillais une bergère en sauvage. A présent ce n'est plus ça, je redeviens moi-même, et j'espère...

Nouveau bruit beaucoup plus fort que la première fois. Querelle à l'extérieur. Cris: *A la garde!*

SCÈNE II.

ROUSSEL, MADELEINE.

MADELEINE.

O ciel!.. ces cris!... entendez-vous, mon père?

ROUSSEL.

Pardieu! je ne suis pas sourd. Mais que viens-tu faire ici?... pourquoi as-tu quitté ta chambre? je te l'avais défendu.

MADELEINE.

Oh! c'est que malgré moi..... tout ce bruit me faisait mourir de frayeur.

ROUSSEL.

Ce bruit... ce n'est rien! des masques qui se disputent, qui font le coup de poing... En carnaval, il faut bien qu'on s'amuse. D'ailleurs, ces jours-là il y a un plaisir, c'est que la garde est sur pied jour et nuit... On est bien certain alors de ne pas être volé ou assassiné chez soi.

MADELEINE, *tressaillant.*

Ah! mon père...

ROUSSEL.

C'est vrai, j'ai tort... je dis toujours des mots qui te rappellent...

MADELEINE.

Oh! maintenant vous pouvez en parler, mon père, et je puis y penser avec moins de frayeur. Tenez, voyez, je ne tremble plus, je puis sourire: et la santé me revient avec l'espérance depuis que vous m'avez dit que monsieur Jacques ne courait plus aucun danger, que son innocence avait été reconnue, enfin qu'il était sauvé.

ROUSSEL.

Ah! je t'ai dit ça... (*A part.*) C'est vrai, hier je faisais un mensonge pour la consoler, et maintenant, peut-être...

MADELEINE.

Et bientôt, n'est-il pas vrai? nous pourrons le revoir...

ROUSSEL, *de même.*

Le revoir!

MADELEINE.

Oh! vous me l'avez dit.

ROUSSEL.

Dieu le veuille!

UNE VOIX *au dehors.*

Achetez le bulletin qui vient de paraître..... achetez la marche du bœuf gras... achetez l'interrogatoire de l'assassin de la Rotonde du Temple... Achetez, ça ne se vend qu'un sou.

MADELEINE.

Grand Dieu!

ROUSSEL.

Ah! maudit crieur!

Il va fermer la porte.

LE CRIEUR, *dont la voix est entendue plus sourdement à l'extérieur.*

Achetez l'interrogatoire de l'assassin de la Rotonde du Temple.

MADELEINE.

L'assassin! toujours! toujours ce mot...

ROUSSEL.

Allons, allons, mon enfant, reviens à toi... un peu de courage, et ne pleure pas ainsi.

MADELEINE.

Ah! je comprends maintenant .. vous me trompiez, vous me donniez une fausse espérance; on le croit toujours coupable, et bientôt peut-être il sera condamné...

ROUSSEL.

Tais-toi donc! ne pense pas à ça, je t'en conjure..... Tiens! tu vois bien que tu me déchires le cœur.

MADELEINE.

Condamné!... Ah! mon père! mon père! vous m'avez promis de ne pas l'abandonner.

ROUSSEL.

Et Dieu m'est témoin que j'ai tenu ma parole, que je la tiendrai jusqu'à la fin... Mais tous mes efforts ont été inutiles... rien, rien ne m'a réussi... Enfin, ce matin, un hasard inespéré... une dernière tentative...

MADELEINE.

Ah! cette fois vous ne me trompez pas... Oh! je vous en conjure, parlez, expliquez-vous.

ROUSSEL.

Non, non, car je tremble encore, vois-tu, que cet espoir ne soit brisé comme tous les autres.

On frappe de nouveau. Roussel va ouvrir. Entre Berthier.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BERTHIER.

ROUSSEL.

Ah! c'est vous! c'est vous, monsieur le docteur... vous avez reçu ma lettre... Viendra-t-il, lui?...

BERTHIER.

Je ne sais; mais, sans deviner quel est votre projet, mon ami, j'ai rempli vos intentions, j'ai fait tout au monde pour l'attirer dans ce magasin de costumes.

ROUSSEL.

Et il ignore qu'il doit m'y rencontrer?

BERTHIER.

Comme il ignore que c'est moi qui l'y ferai venir.

MADELEINE.

Qui donc? qui donc, mon père?

ROUSSEL.

Je te dirai tout plus tard; mais tu sais bien que le docteur te défend de t'occuper de tout cela.

BERTHIER.

Oui, je venais savoir, mademoiselle, si vous êtes aujourd'hui plus calme et plus raisonnable, et en même temps je venais vous serrer la main, mes amis, au nom d'un autre de mes malades, de ce pauvre jeune homme qu'ainsi que vous j'ai promis de ne pas abandonner.

ROUSSEL.

Oh! oui, c'est vrai... vous avez été pour lui, monsieur le docteur, le plus généreux des hommes, le plus dévoué des amis.

BERTHIER.

Un ami!... vous avez oublié, Roussel, qu'avant de le connaître, j'ai été un de ses premiers accusateurs. Il y a six mois, le lendemain même du jour où le baron d'Ervilliers avait été assassiné, quand ses dernières paroles : « C'est lui, c'est l'enfant trouvé qui m'a frappé pour avoir ma fortune, » étaient pour Jacques une présomption si terrible, vous êtes venus attester tous les deux que le baron, avant l'heure de sa mort, avait perdu la raison, et qu'on ne devait pas croire à ses paroles; mais moi, en présence du magistrat chargé de l'enquête du procès, moi, médecin, et parlant d'après ma conscience, j'ai fait une déclaration toute contraire.

ROUSSEL.

En effet, je m'en souviens.

MADELEINE.

Et votre témoignage l'a emporté sur le nôtre.

BERTHIER.

Mais peu de jours après, à la veille de paraître en cour d'assises, Jacques est tombé gravement malade, et c'est moi qu'on a appelé pour lui donner des soins à l'infirmerie de la Force; moi qui l'ai vu chaque jour, à chaque instant, et qui ai douté de moi-même, qui ai senti combien la science est incertaine, et combien les jugemens humains sont sujets à l'erreur; oui, plus je l'ai vu de près, plus j'ai entendu celui que j'avais fait accuser, et plus j'ai été frappé de son air de sincérité et de franchise... Et même ces mots sans suite qui lui échappaient dans son sommeil ou dans le délire de la fièvre, me donnaient une garantie de plus que sa conscience ne lui reprochait rien... et cependant, mon Dieu! la conviction de tous est toujours la même!... Ce portefeuille qui avait appartenu au vieillard et que Jacques avait sur lui quand il a été arrêté...

ROUSSEL, *à part, en regardant l'armoire.*

Ce portefeuille! .. ah! s'il était possible... oui, c'est cela, c'est cela.

MADELEINE.

Qu'avez-vous, mon père?

BERTHIER.

Que dites-vous?

ROUSSEL.

Continuez, continuez, monsieur le docteur.

BERTHIER.

Eh bien! cette preuve surtout, cette preuve, impossible de la combattre.

ROUSSEL, *à part.*

Peut-être.

BERTHIER.

Hier, hier encore, dans son dernier interrogatoire le juge d'instruction persistait à croire que Jacques avait commis le crime..... (*Mouvement d'effroi de Madeleine.*) Enfin, dans une heure il quitte l'infirmerie de la Force pour retourner à son cachot.

ROUSSEL, *montrant la droite, au fond.*

Ah! la Conciergerie... c'est là que va s'arrêter la voiture qui le ramène.

MADELEINE.

O ciel!

BERTHIER.

Oui; je serai près de lui, et vous-même vous pourrez le voir, lui serrer la main.

ROUSSEL.

Ah! vous me le promettez, n'est-ce pas?

MADELEINE.

Et moi, moi...

ROUSSEL, *lui montrant la porte à gauche.*

Oh! tu vas rentrer, je le veux... quand tu es là, vois-tu, je ne peux pas avoir de sang-froid, et j'en ai tant besoin aujourd'hui!

BERTHIER.

Songez, mademoiselle, que demain vous paraîtrez comme témoin devant le tribunal, et qu'à vous aussi, pour cet instant, il faut des forces et du courage.

MADELEINE.

Oh! j'en aurai, monsieur, j'en aurai... Je vous obéis, mon père.

ROUSSEL, *l'emmenant vers la gauche.*

Viens, viens, mon enfant. Docteur, à bientôt, n'est-ce pas?

BERTHIER.

A bientôt.

ROUSSEL, *à lui-même.*

Oh! maintenant, s'il n'est pas venu ici avant une heure, lui, j'irai le chercher jusque dans son hôtel.

Roussel emmène sa fille dans sa chambre. Berthier marche vers le fond pour s'en aller. Le bruit du carnaval recommence à l'extérieur, et à l'instant où Berthier ouvre la porte, Lionel paraît au fond sur le palier, entouré d'Alfred et de ses amis, dont quelques-uns sont en costumes de carnaval, les autres en bourgeois.

LIONEL.

Dans un instant, venez me rejoindre ici, camarades; c'est bien le magasin qu'on m'a indiqué... Je vais choisir, pour vous et pour moi, tous les costumes qui nous manquent. Au revoir!

TOUS.

Au revoir!

Ils sortent.

BERTHIER, *qui s'est arrêté après avoir ouvert la porte.*

Lionel! j'ai réussi!

LIONEL, *descendant la scène.*

Berthier!

SCÈNE IV.

LIONEL, BERTHIER.

LIONEL.

Enchanté de te rencontrer ici, mon cher docteur. Il paraît décidément que ce magasin est à la mode, car on ne cesse de m'en parler depuis ce matin. Du diable si je me serais douté... Enfin, comme nous, c'est le plaisir qui t'amène, et tu seras des nôtres.

BERTHIER.

Peut-être; mais à une condition. Je suis ton débiteur.

LIONEL.

Je l'oubliais.

BERTHIER.

Et sans doute tu oubliais aussi que demain on doit juger à la cour d'assises celui que l'on accuse d'avoir assassiné ton père.

LIONEL.

Demain! il est vrai.

BERTHIER.

Mais moi, qui ne perds par la mémoire, je comptais ce soir te porter ces billets de banque pour m'acquitter avec toi.

LIONEL.

A quoi bon?

BERTHIER.

Oh! je le veux!...

LIONEL.

A ton aise, docteur.

BERTHIER.

Et je comptais aussi te dire que ce jeune homme est injustement accusé.

LIONEL.

Ah! ce n'est pas ce que tu as déclaré il y a six mois!

BERTHIER.

Et c'est ce dont je suis sûr aujourd'hui. Et si tu le voyais, si tu l'entendais comme moi, peut-être serais-tu de mon avis, peut-être, toi aussi, tu le dirais à ses juges.

LIONEL.

Moi!

BERTHIER.

Ton témoignage serait alors bien plus puissant que le mien; on hésiterait du moins avant de prononcer la sentence; et moi je gagnerais du temps, je parviendrais à réparer le mal que j'ai pu faire, à trouver des preuves de l'innocence de Jacques; je parviendrais enfin à découvrir le coupable.

LIONEL.

O ciel!... Non, monsieur, non, je ne puis partager vos illusions, vos croyances, et ce n'est pas moi, le fils de la victime, ce n'est pas moi qui puis demander grâce pour l'accusé. C'est impossible.

BERTHIER.

Vous refusez?

LIONEL.

Je refuse.

BERTHIER.

Adieu donc! Réjouissez-vous, enivrez-vous dans ces terribles instans; demain vous serez malgré vous forcé de comparaître au tribunal, et je vous répéterai devant tous ce que je viens de vous dire: Jacques n'est pas coupable, et l'assassin du baron d'Ervilliers, ce n'est pas lui. Adieu, monsieur.

Sortie de Berthier.

LIONEL.

Adieu, docteur.

SCÈNE V.

LIONEL, *seul; puis* ROUSSEL.

LIONEL.

Ah! j'ai pu maîtriser mon émotion, mon trouble... et je le sens là, j'en aurai toujours le courage... mais combien il en faut pourtant! et combien il s'abusait, lui, quand il m'a dit: Vous avez oublié!... Oublier! je le voudrais... et j'ai beau depuis six mois épuiser toutes les folies et tous les plaisirs, j'ai beau me plonger dans l'orgie, le souvenir est là, toujours là!... (*Ici Roussel rentre par la droite et reconnaît avec joie Lionel, qui s'est assis absorbé dans ses réflexions et qui continue sans le voir.*) Et vainement j'appelle à mon secours et le sommeil et l'ivresse: le sommeil, je ne le connais plus; l'ivresse, elle peut me briser la poitrine et la tête, elle peut me renverser sur le carreau, pâle, souffrant, déchiré de toutes les tortures de l'enfer; mais il y a une chose au-dessus de sa puissance, c'est de me faire perdre la mémoire.

ROUSSEL *entend quelques-unes des lignes précédentes, et paraît s'affermir dans un soupçon qui augmente à mesure que parle Lionel; celui-ci se tait, et Roussel, s'approchant doucement, vient lui crier aux oreilles.*

Marchand d'habits, vieux galons!

LIONEL, *se levant avec une sorte de terreur.*

Ah! ce cri!...

ROUSSEL, *avec un sang-froid affecté.*

Serviteur, monsieur Lionel; je vous remercie de m'avoir donné votre pratique.

LIONEL.

Eh quoi! c'est vous!...

Il montre le magasin de costumes.

ROUSSEL.

Oui, je suis ici chez moi, et c'est pour ça que depuis ce matin j'ai fait tout au monde pour avoir l'honneur de votre visite.

LIONEL.

Comment?

ROUSSEL.

Oh! soyez tranquille!... En fait d'habit de caractère, j'ai ce qu'il vous faut, et vous ne trouverez nulle part ce que je peux vous donner.

Il regarde l'armoire.

LIONEL, *à part.*

Que veut-il dire?

Ici rentrent bruyamment en scène par le fond tous les amis de Lionel.

ALFRED.

Lionel! Lionel!... Eh bien! nous voilà tous!... Où en es-tu? as-tu choisi tous nos costumes?

LIONEL.

Dans un instant ce sera fait, camarades.

ROUSSEL, *qui paraît toujours vivement préoccupé, et ne perd pas de vue Lionel.*

Des costumes!... Je vais vous servir. Choisissez, messieurs, choisissez.

Tous les jeunes gens parcourent le magasin.

LIONEL, *à part.*

Oh! je ne sais pourquoi, la voix de cet homme... Remettons-nous!... (*Roussel a repris un air calme et étale divers costumes devant les jeunes gens.*) Non, il ne soupçonne rien.

Lionel va à son tour se joindre à ses amis groupés vers la gauche, il examine et rejette avec dédain quelques habits.

ROUSSEL.

Pourvu que je puisse le retenir jusqu'au moment... Rien! rien encore!... (*On entend à l'extérieur le bruit d'une voiture; fouet de postillon.*) Ah! la voiture que j'attendais, elle s'est arrêtée! le docteur en descend!... (*Revenant vivement auprès de Lionel.*) Eh bien! monsieur Lionel, avez-vous trouvé ce qu'il vous faut?

LIONEL, *avec dédain.*

Non, pas encore, et j'ai bien peur...

ROUSSEL.

Cherchez! cherchez toujours!... vous avez le choix.

Lionel et les autres continuent de regarder des costumes à gauche. Berthier paraît sur le seuil de la petite porte à droite, au dernier plan, et Roussel va le joindre.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BERTHIER.

BERTHIER, *à demi-voix.*

Il est là!... Venez! venez donc!...

ROUSSEL.

Non, je ne puis m'éloigner d'ici, même un instant, un seul. (*Il lui montre Lionel et ses amis.*) Mais, je vous en conjure, obtenez du magistrat...

Ici Lionel relève la tête. Roussel continue de parler bas à Berthier.

LIONEL, *à part.*

Berthier!... Que se disent-ils? comme ils me regardent!...

ROUSSEL, *à Berthier.*

Dites-lui qu'il le faut, dites-lui qu'il y va de la vie d'un innocent.

Berthier sort.

LIONEL, *à ses amis.*

Décidément, je ne vois rien là qui me plaise, camarades.

LES AMIS.

Ni moi! ni moi!

LIONEL.

Allons ailleurs.

Tous les personnages marchent vers le fond.

ROUSSEL, *les retenant.*

Oh pas encore. Tenez, voyez par là... (*il montre le deuxième plan à gauche*) dans cette armoire.

Quelques jeunes gens vont l'ouvrir.

ALFRED, *allant vers le premier plan à droite.* Et celle-ci?

Il veut l'ouvrir.

ROUSSEL, *vivement.*

Celle-ci! c'est différent, nous l'ouvrirons plus tard.

LIONEL, *avec impatience.*

Venez donc, suivez-moi. Vous voyez bien que cet homme ne songe pas à nous servir.

TOUS.

Partons! partons!

ROUSSEL.

Arrêtez! vous ne sortirez pas.

LIONEL.

Comment? misérable!

De nouveau ils marchent vers le fond. De toutes parts des Soldats.

ROUSSEL.

Oh! maintenant, je ne vous retiens plus; allez-vous-en si vous pouvez.

LIONEL.

Comment! que signifie...?

UN MAGISTRAT *paraissant sur le seuil avec Berthier et donnant la consigne à un officier.*

Que personne ne puisse sortir de cette maison.

Mouvement de surprise de tous les jeunes gens, qui redescendent le théâtre. Jacques paraît au fond; on le fait avancer sur le devant du théâtre, entouré de deux Soldats. Roussel va lui serrer la main, puis se retourne vers le Magistrat, et du geste paraît lui témoigner sa reconnaissance. Tout ce mouvement est occupé par de la musique. A droite, les jeunes gens, stupéfaits, sont groupés autour de Lionel; Jacques, Roussel et les deux Soldats forment un autre groupe à gauche. Le Juge et Berthier tiennent le milieu de la scène; les sentinelles, au fond, sur le palier.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN JUGE D'INSTRUCTION *en habit bourgeois*, JACQUES, DES SOLDATS.

LE MAGISTRAT, *à Roussel.*

J'ai fait mon devoir. Dans l'intérêt de l'accusé j'ai accordé tout ce que le docteur Berthier m'a demandé en son nom comme au vôtre. Maintenant parlez.

ROUSSEL.

Eh bien! vous me pardonnerez d'abord, monsieur, si j'achève devant vous une petite affaire de commerce que j'avais commencée avec ces messieurs... Oh! ça rentre encore dans les moyens de défense que vous voulez bien me permettre.

LIONEL, *à part.*

Quel est son dessein?

ROUSSEL.

Pour lors, mes bons messieurs, vous êtes venus ici pour des costumes de bal, n'est-ce pas? vous êtes encore libres de choisir... A vous, et à bon compte, toute la pacotille que vous avez sous les yeux; mais à lui... (*Il marche vers Lionel.*) Mais à vous, leur maître à tous, je puis vous livrer, si vous m'en donnez le prix qu'il me faut, quelque chose qui devait vous appartenir par droit d'héritage... A vous cet habit, Lionel d'Ervilliers!

Il a été prendre dans l'armoire à droite l'habit du baron d'Ervilliers qu'il présente à Lionel.

LIONEL.

Qu'ai-je vu? cet habit!

ROUSSEL.

Le reconnaissez-vous? Il est encore taché du sang de la victime.

JACQUES.

Ah! grâce au ciel, je n'ai pas à trembler à cette vue.

LIONEL, *avec calme.*

Eh bien! cet habit, qui m'a rappelé de si terribles souvenirs, donne-le-moi donc... Tu as eu raison de le dire; il est à moi!

ROUSSEL.

Un instant! je ne sais pas si nous nous arrangerons ensemble, car je veux vous le vendre un peu cher.

LIONEL.

Insolent!... Et que prétends-tu donc?

ROUSSEL.

Ne nous fâchons pas, je vais m'expliquer... Depuis que Jacques a été jeté dans un cachot, il m'est venu dans l'idée, à moi pauvre diable, et j'ai demandé en grâce aux magistrats, qu'il me fût permis de les seconder un peu dans leurs recherches. J'espérais... que sais-je? Dieu aidant, et avec de la patience et du courage, le plus faible devient si fort quelquefois!... Oui, j'espérais qu'il me viendrait de là-haut le pouvoir de juger à ma manière, d'absoudre l'innocent, et peut-être de découvrir, de condamner le coupable... Mon tribunal, je le trouvais partout, partout où je pouvais faire mon commerce; mon code, c'était ma conscience, et mon témoin.. le voilà! .. (*Il montre l'habit*) Avec lui, j'ai cherché de toutes parts le meurtrier, mais en vain; personne, non, personne ne pâlissait en voyant la tache de sang qui est demeurée là toujours, toujours ineffaçable!

LIONEL, *à lui-même.*

Toujours!... (*Reprenant son audace.*) Eh bien! ne le vois-tu pas? personne de nous ne frémit devant toi; pas un ne courbe la tête et ne s'avoue coupable. Rends grâce à la présence du magistrat, qui nous fait tolérer ton audace, et n'abuse pas plus long-temps de sa patience et de la nôtre.